

Rencontres Wagnériennes



Cercle International Richard Wagner



N° 375-376

Avril - Juin 2026



Hans Heiling d'August Marschner, prologue.
Mise en scène de Pier Luigi Pizzi à Cagliari en 2005.

Siège social : 198 rue de l'École-Normale 33200 Bordeaux - ☎ 06 41 40 04 74 - Courriel : rwb@warcana.fr 
IBAN : FR81 2004 1010 0102 0988 3C02 255

ISSN 0760-0933

Les Rencontres Wagnériennes sont soutenues par  Opéra National de Bordeaux

NOS PROCHAINES RENCONTRES

- **Samedi 4 avril 2026 à 15 heures au GTB, foyer Lalande :**
« **Angelo Neumann (1838-1898) et l'aventure extraordinaire du théâtre itinérant Richard Wagner** », par Nicolas Crapanne, rédacteur en chef du musée virtuel Richard Wagner
- **Lundi 11 mai 2026 à 18 heures au GTB**
(en collaboration avec les Amis de l'ONBA) :
« **La Montagne noire d'Augusta Holmès** », par Séverine Garnier
- **Samedi 6 juin 2026, à 15 h :**
Sortie de fin d'année au restaurant, Chez Popote à Latresne.
Projection de l'opéra fantastique **Hans Heiling** de Heinrich Marschner (1833).
(Voir bulletin d'inscription.)

PROCHAINS CONGRÈS

2027.

Le prochain congrès de l'Association internationale des cercles Richard Wagner, se tiendra à **Nice**, du **vendredi 29 au dimanche 31 janvier 2027**.

Programme

Vendredi 29 janvier : Excursion à Saint-Paul-de-Vence, ou visite guidée de Nice et du musée Chagall, ou excursion au village d'Èze et à la parfumerie Fragnard, ou tour de la ville en petit train.

Le soir, réception de bienvenue, avec concert d'un boursier, puis cocktail de bienvenue/

Samedi 30 janvier : Visite de la journée à Monaco, avec changement de la garde, déjeuner, puis visite de Monte Carlo et de l'opéra Garnier.

Le soir, à 20 heures : concert symphonique, à l'opéra de Nice, « Les Métamorphoses du Lied »,

Mahler et Wagner. Orchestre philharmonique de Nice, direction : Marko Letonja. À la fin du spectacle, dîner-cocktail.

Dimanche 31 janvier : Tour de la ville en petit train.

À 14 heures : à l'opéra, **Tristan et Isolde**.

Le soir, dîner cocktail au palais de la Préfecture (palais des rois sardes).

2028 à 2031

Les prochains congrès auront lieu normalement comme suit :

2028 : Barcelone.

2029 : Stockholm.

2030 : États-Unis.

2031 : Zurich.



Souvenir d'Amsterdam : le Nationale Opera & Ballet (pour d'autres souvenirs du congrès, voir page 36).

WAGNER IL Y A 150 ANS

BIENTÔT LE FESTIVAL.
MAIS TOUT SERA-T-IL PRÊT ? INQUIÉTUDES ET MOROSITÉ...

Suite de la chronique wagnérienne à cent cinquante ans de distance.
À moins de cinq mois de l'ouverture du festival, la distribution n'est pas encore complètement assurée :
des défections sont annoncées et la participation de certains artistes
est menacée par la possibilité de ne pas être libérés à temps par les directeurs de leur théâtre.
Le palais des festivals lui-même sera-t-il prêt ? Les décors, la machinerie ?
À toutes ces inquiétudes se rajoutent les problèmes domestiques ainsi que ceux de santé :
Plusieurs membres de la famille sont malades.
Quelques petites joies égaient malgré tout une humeur plutôt morose.
Lettres et extraits du Journal de Cosima nous font revivre ce trimestre.

Samedi 1^{er} avril

« Isolde est toujours souffrante, ce qui me rend mélancolique; nous espérons pourtant que ce n'est rien de grave. »

Dimanche 2 avril

« J'écris à Émile Ollivier qui s'efforce de me rendre Claire de Charnacé suspecte !⁽¹⁾ J'écris également à Claire et à M. Tribert ⁽²⁾ Siegfried est enrôlé ; il a déclaré à table : « Mes journées ne me plaisent plus » ; on lui a demandé pourquoi et il a répondu : « Parce que tout le monde doit mourir. » Il se console à l'idée qu'il se passera encore bien du temps avant que tout le monde ne meure. Je crois que l'enfant pressent mon chagrin et je pense que si l'on peut mourir de chagrin, je mourrais maintenant! »

Lettre de Richard Wagner, de Bayreuth, à Karl Eckert, à Berlin, du dimanche 2 avril 1876. ⁽³⁾

« Très honorable ami !

Vous voyez par la pièce jointe la misère qui vous est encore imposée ! Je compte donc uniquement sur votre participation à l'ensemble, ainsi que sur votre amitié pour moi.

Une des walkyries (Schwertleite) ferait-elle l'affaire de Mme Jachmann à la place de M^{lle} Preiss (qui s'est retirée) ? ⁽⁴⁾

(1) Émile Ollivier (Marseille, 2 juillet 1825 - Saint-Gervais les Bains (Haute-Savoie), 20 août 1913), avocat puis homme politique. Premier ministre en 1870, ce fut son gouvernement qui déclara la guerre à la Prusse. En 1857, il avait épousé Blandine (1835-1862), la sœur aînée de Cosima, première fille de Marie d'Agoult et de Franz Liszt.

Claire Christine d'Agoult (Paris, 10 août 1830 - Versailles, 3 juillet 1912), demi-sœur légitime de Cosima, avait épousé Girard de Charnacé.

Rappelons que leur mère et belle-mère commune, Marie d'Agoult, dont ils étaient tous héritiers, venait de mourir le 5 mars précédent.

(2) Louis Tribert (Paris, 23 juin 1819 - Champdeniers (Deux-Sèvres), 15 juin 1899), homme politique, député puis sénateur. Ami intime de Marie d'Agoult, dont il fréquentait le salon dès avant la révolution de 1848.

(3) Cette attribution est donnée dans le recueil de lettres *Richard Wagner an seiner Künstler* (« Richard Wagner à ses artistes »), éd. Eric Kloss, Schuster et Loeffler, Berlin et Leipzig, 1908. — La même maison d'édition, dans le premier volume des *Bayreuther Briefe* (« Lettres de Bayreuth »), paru un an plus tôt, en 1907, donnait à une lettre composée exactement du même texte à la même date avec pour destinataire Carl Emil Doepler, peintre et créateur des costumes. Vu le sujet, il semble que ce soit le deuxième volume (« à ses artistes ») qui a raison, Eckert étant chef d'orchestre à l'opéra de Berlin.

Toutes les traductions de lettres, sauf indications contraires, sont de Michel Casse.

(4) Johanna Jachmann Wagner (Seelze, Hanovre, 13 octobre 1828 - Wurtzbourg, 16 octobre 1894), cantatrice, fille adoptive d'Albert Wagner, le frère aîné de Richard, créatrice du rôle d'Élisabeth dans *Tannhäuser*.

(5) Alto, du théâtre de Brunswick († 1906).



© Wikipedia

Émile Ollivier, le beau-frère de Cosima.
Photographie de Pierre-Louis Pierson de 1870.

Plus de nouvelles réciproques l'un sur l'autre prochainement ! Que Dieu nous bénisse (et vous en particulier) en attendant.

Votre dévoué et reconnaissant

Richard Wagner.

Bayreuth, 2 avril 1876. »

Vendredi 6 avril

« R. reçoit une lettre de M. Vogl annonçant que sa femme est enceinte ;⁽⁶⁾ il s'agit maintenant de trouver

(6) Therese Thoma (Tutzing, 12 novembre 1845 - Munich, 29 septembre 1921), soprano. Elle avait épousé le ténor Heinrich Vogl. Créatrice de Wellgunde et de Sieglinde dans les représentations de *L'Or du Rhin* et de *La Walkyrie* ordonnées à Munich par le roi Louis II sans le consentement de Richard Wagner, respectivement les 22 septembre 1869 et 26 juin 1870.

une nouvelle Sieglinde, R. télégraphie à M^{me} Voggenhuber. ⁽¹⁾ (...) R. s'enrhume et Fidi doit également garder la chambre. »

Invitation imprimée aux membres de l'orchestre pour 1876, par Richard Wagner, de Bayreuth, le jeudi 6 avril 1876.

« Cher Monsieur !

Suite à l'accord existant entre nous, qui m'assure votre précieuse collaboration au sein de l'orchestre du festival scénique de Bayreuth pour les répétitions et les représentations de cette année, je me permets encore de vous notifier par les présentes le plan détaillé des répétitions, que vous voudrez bien utiliser pour votre information précise lors de votre séjour à Bayreuth.

Comme vous verrez dans ce plan que je demande votre présence pour toute la durée des trois mois, comptant en conséquence sur votre arrivée dès le 31 mai ainsi que sur votre séjour jusqu'à la nuit du 30 août, j'estime donc nécessaire d'être informé à temps d'éventuelles difficultés pouvant survenir en raison d'autres obligations de votre part, afin que je puisse, notamment en intervenant auprès de vos autorités respectées, m'employer à résoudre les difficultés existantes.

(1) Wilhelmine « Vilma » von Voggenhuber dite aussi Vilma Szivessy (Pest, 17 juillet 1841 - Berlin, 11 janvier 1888), soprano du théâtre de la cour de Berlin. Elle venait d'y être Isolde le 20 mars. Cosima la jugeait « suprenante à bien des égards même si elle est tout à fait insuffisante ».



© D. R.

Isidor Platho,
dont les Wagner donnèrent le nom à un perroquet...

En vous priant de bien vouloir me confirmer la réception de ce dernier message, je vous salue en compagnon artistique comme votre

respectueusement

dévoué

Richard Wagner. »

Lettre de Richard Wagner, de Bayreuth, à Emil Heckel, à Mannheim, du samedi 8 avril 1876.

« Très cher ami,

Un de ces jours arrivera une annonce au sujet des billets de faveur qui vous satisfera certainement au plus haut degré.

Salutations cordiales.

Votre

Richard Wagner. »

[Traduction de Louis Schneider.]

Dimanche 9 avril

« Nous fêtons aujourd'hui Boni et Loldi ; ⁽²⁾ le perroquet arrive, nous l'appelons Platho, comme l'associé de M. Fürstner qui l'a choisi ! ⁽³⁾ Les enfants sont très contents. M^{me} Voggenhuber accepte le rôle de Sieglinde. »

(2) Respectivement Blandine et Isolde.

(3) Sans doute Isidor Platho, banquier, associé de la maison de banque Platho et Wolff à Berlin († 23 novembre 1897). Adolph Fürstner (1833-1908), éditeur de musique à Berlin.



© Musée national hongrois de Budapest

Vilma von Voggenhuber
en 1862 dans le rôle d'Erzsébet Szilágyi, de l'opéra
László Hunyady de Ferenc Erkel.

Invitation imprimée aux chanteurs pour 1876, par Richard Wagner, de Bayreuth, le dimanche 9 avril 1876.

« Après l'annonce ferme faite par moi des représentations de cette année de mon festival scénique à Bayreuth, il me paraît indispensable de m'assurer de votre participation, ainsi que, en particulier, de votre arrivée ponctuelle, conformément au plan des répétitions qui vous a été communiqué, par une déclaration catégorique de votre part telle que je vous la soumetts dans la réversale ci-jointe à remplir et signer.

Je vous prie également de m'indiquer une nouvelle fois par écrit avec précision les demandes d'indemnisation qui vous semblent nécessaires, conformément à l'hypothèse que je vous recommandais il y a longtemps, tout en supposant que si celles-ci ne dépassent pas le montant de l'année dernière il n'est nul besoin d'attendre encore quelque autre négociation de votre part à ce sujet.

En revanche, d'après mes suppositions certainement non dénuées de fondement, vous vous assurerez aussi dès à présent une compensation plus importante pour les sacrifices qu'il me faut faire cette année, si vous vouliez promettre une participation identique de votre part aux reprises du festival scénique que je prévois pour les deux prochaines années de 1877 et 78, puisque vous n'auriez alors à m'accorder chaque fois que quatre semaines, mais en contrepartie je serais en mesure de consacrer l'intégralité des recettes des trois représentations de chaque fois, déduction faite des frais réellement quotidiens et non plus de production, aux seuls participants et interprètes.

Tout réussira et aboutira à un bon résultat si cette première fois nous mettons au jour cette œuvre énorme dans le bon sens : nous y parviendrons assurément grâce à l'exécution la plus ponctuelle de mon plan de répétitions, dont aucune ne doit toutefois ne pas avoir lieu, et auxquelles aucun participant ne doit manquer.

Avec mes salutations les plus cordiales
votre
Richard Wagner.

Bayreuth. 9 avril 1876. »

Réversale.

Je m'engage à être présent à chacune des répétitions prévues sur le programme de répétitions qui m'a été communiqué, ainsi qu'aux représentations du festival scénique de cette année auquel j'ai accepté de participer.

En compensation de mon séjour pendant la période nécessaire aux répétitions et aux représentations, je demande

par jour

ou

pour toute la période

en échange de quoi, il est entendu que j'aurai également part aux avantages que le festival offrira au personnel exécutant en 1877 et 78, à condition que je participe comme cette année.

Nom

Lettre de Richard Wagner, de Bayreuth, à Lilli Lehmann, ⁽¹⁾ à Berlin, sur l'invitation aux chanteurs du 9 avril 1876.

« Très chère amie !

Je ne sais si je vous ai déjà envoyé ce qui suit. Cela ne fait rien ! Si l'on peut encore faire quelque chose de votre protégé, utilisez pour lui l'exemplaire ci-joint ! »

Lettre de Richard Wagner, de Bayreuth, à Richard Fricke, ⁽²⁾ à Dessau, du lundi 10 avril 1876.

« Mon très cher ami et maître de ballet !

Le moment est maintenant venu où j'ai besoin d'avoir quelqu'un justement comme vous à mes côtés ! – En gros, je demande donc : pouvez-vous déjà partir en mai et venir chez moi ?

Voyez ! Je n'ai pas de régisseur, pas d'inspecteur en chef ni assistant, pas de... Dieu sait quoi. Vous devez être tout pour moi !

La machinerie va bientôt être installée : bien, Brandt ⁽³⁾ comprend l'essentiel de cela. Mais quelqu'un doit bien *en attendant** – s'y déplacer ?

Je dois maintenant installer les loges. Dois-je tout faire moi-même ? Distribuer ? Arranger ce qui est pratique ?...

J'ai maintenant recruté 25 gymnastes comme Nibelungen – des coureurs endurcis ; ils doivent apprendre à marcher, ramper, etc.

Alors !... Quand pouvez-vous venir ?

(Unger ⁽⁴⁾ lui aussi doit être préparé !)

Mes salutations les plus cordiales, avec brièveté et netteté !

Votre
dévoué
Richard Wagner.
(Angermann). ⁽⁵⁾

Bayreuth, 10 avril 1876. »

Lettre, de Richard Wagner, de Bayreuth, à Georg Unger, du mardi 11 avril 1876.

« Cher M. Unger !

Faites encore dépendre votre voyage à Munich de ce que Hey ⁽⁶⁾ vous informe en temps voulu que le roi demande l'audition et la désire. Le conseiller à la cour Düfflipp m'a écrit ces jours-ci et n'a pas soufflé mot de toute cette affaire.

(1) Lilli Lehmann (Wurtzbourg, 24 novembre 1848 - Vienne, 17 mai 1929), soprano. En 1876, à Bayreuth, elle chanta Woglinde, Ortlinde et l'Oiseau de la Forêt.

(2) Richard Fricke (Leipzig, 3 octobre 1818 - Dessau, 29 avril 1903), danseur solo et maître de ballet de la cour ducal de Dessau. Wagner l'avait engagé pour l'assister dans la mise en scène. Pendant son séjour à Bayreuth, il donna également des leçons de danse aux enfants.

(3) Carl Brandt (Darmstadt, 15 juin 1828 - *Ibid.*, 27 décembre 1881), directeur des machines du théâtre de Darmstadt. Il était responsable de la machinerie du palais des festivals de Bayreuth.

* En français dans le texte.

(4) Georg Unger (Leipzig, 6 mars 1837 - *ibid.*, 2 février 1887), ténor. Après des études de théologie et de musique, il fit ses débuts en 1874. Recommandé par Hans Richter à Wagner.

(5) Angermann : Auberge de Bayreuth, au 3 de la Kanzleistrasse, où Wagner avait l'habitude d'aller prendre un verre le soir. Le bâtiment a été détruit en 1892 et remplacé par le bureau de la poste, fermé en novembre 2018.

(6) Julius Hey (Immelshausen, Basse-Franconie, 29 avril 1832 - Munich, 22 avril 1909), professeur de chant. Il seconda Wagner pour la diction des chanteurs, en particulier Unger qu'il fit travailler.

(7) Lorenz von Düfflipp (21 août 1821 - 9 mai 1886), secrétaire de la cour du roi Louis II de Bavière.

Il m'a fallu aider M^{lle} König⁽¹⁾ en urgence l'été dernier ; je crois que le secours est suffisant ; pour des raisons d'économie, j'aimerais donc remercier M^{lle} König.

Nos meilleurs compliments de ma femme et moi à votre fiancée. J'espère que vous serez tous les deux en mesure, l'automne prochain, de trouver la récompense de votre fidélité mutuelle par les liens du mariage.

Avec les meilleurs salutations
de vôtre
dévoué

Richard Wagner.

Bayreuth, 11 avril 1876. »

Mercredi 12 avril

« R. reçoit une lettre de M. Standhartner,⁽²⁾ le directeur Jauner⁽³⁾ pose une condition au congé qu'il accordera à M^{me} Materna⁽⁴⁾ : *Tristan et Isolde* devra être représenté à Vienne l'hiver prochain. Ainsi donc, avant que l'œuvre ne soit réalisée, le germe de sa décomposition est déjà là. R. se plaint de devoir vivre de ce qui déshonore son art et il se dit déjà que les représentations de Bayreuth ne changeront rien à la lamentable situation de l'art. Rien ne saurait avoir de durée dans notre monde, ce n'est qu'une ombre fugitive, mais quel tourment pour la faire naître ! »

Lettre de Richard Wagner, de Bayreuth, à Karl Eckert,⁽⁵⁾ à Berlin, du mercredi 12 avril 1876.

« Excellent ami !

Allons ! Ayez la bonté d'acheter pour moi, sûrement et fermement, avec nom, origine, état et distinctions, *trois* ténors et *deux* basses pour mes hommes.

Vous le savez, le « jeune marin » et « Melot » se sont portés volontaires ; cela est-il vraiment sérieux et puis-je compter assurément sur eux ? *Alors*, seulement *deux* ténors et 1 basse profonde issus de votre chœur.

Période : du 30 juillet au 30 août au soir. Logement gratuit, frais de déplacement en 2^e classe, 60 thalers par mois. Prépare-moi une réversale, ou dois-je vous en envoyer pour signature ?

Suis dans une grande détresse ! Et vous ? Donnez-moi de vos nouvelles et ne lisez pas mes lettres à votre chère femme !

Saluez tout le monde et demeurez toujours « insollement » bon.

Votre vieil ami
Richard Wagner.

Bayreuth
en Haute-Syrie⁽⁶⁾
12 avril 76. »

(1) Johanna König, soprano à Mannheim. Elle ne chanta pas à Bayreuth.

(2) Josef Standhartner (1818-1892), médecin, président de la société Wagner de Vienne.

(3) Franz Jauner (Vienne, 14 novembre 1831 - *Ibid.*, 23 février 1900), directeur de l'opéra de la cour de Vienne.

(4) Amalie Materna (Sankt Georgen an der Stiefing, Styrie, 10 juillet 1844 - Vienne, 18 janvier 1918), soprano dramatique. Après des débuts à Graz en 1865 dans *L'Africaine* de Meyerbeer, elle chantait depuis 1869 à l'opéra de Vienne. Elle chanta et créa le rôle de Brunnhilde à Bayreuth en 1876.

(5) Karl Anton Eckert (Berlin, 17 décembre 1820 - *Ibid.*, 14 octobre 1879), chef d'orchestre à Berlin et compositeur de plusieurs opéras. En 1858 et 1859, il avait donné les premières locales de *Lohengrin* et de *Tannhäuser* à Vienne.

(6) Allusion probable à « Beyrouth ». Eckert aurait-il adressé une lettre à « Bayreuth », sans autre précision, qui serait passé par Beyrouth avant de revenir à Bayreuth ? C'est la mésaventure qui



© Frankfurt am Main - Stadt- und Univ.-Bibliothek

Lilly Lehmann.

Lettre de Richard Wagner, de Bayreuth, à Lilli Lehmann, à Berlin, du dimanche 16 avril 1876.

« Très chère Lili !

[Suit la circulaire imprimée
aux chanteurs du dimanche 9 avril 1876.]

tout à fait obéissant

R.W.

Une fois que vous aurez lu ces belles choses, qui ne vous concerne en fait pas du tout, et que je vous communique uniquement à titre de curiosité, j'ai encore à vous présenter une lettre de M^{me} Klara Stockhausen,⁽⁷⁾ que j'ai reçue hier soir, pour vous montrer dans quelles confusions je me retrouve toujours. Mon Dieu, je vois que toutes les femmes sont amoureuses du jeune Suédois divin, mais son acquisition problématique (je n'ai encore pas réussi du tout à savoir s'il arrive à chanter correctement Donner) semble devenir encore plus douteuse à cause de toutes sortes de difficultés. Je n'ai vraiment pas le temps de m'occuper de votre Sangino avec toute les façons souhaitées par M^{me} Stockhausen. J'ai jugé

était arrivée en septembre 1874 à un paquet contenant une partie de la réduction pour piano envoyée par Karl Klindworth depuis Moscou (voir *Bulletin des Rencontres wagnériennes*, n° 363, juillet-septembre 2024, p. 14). Une anecdote souvent répétée veut qu'une partie (le cou) du dragon de *Siegfried*, envoyé en plusieurs caisses depuis Londres, se serait égarée à Beyrouth.

(7) Klara Toberentz (Berlin, 9 février 1849 - Francfort, 31 décembre 1908) épouse du baryton Julius Stockhausen, futur professeur de chant réputé de Berlin.

bon de ne pas répondre du tout à M^{me} Stockhausen : c'est si simple ! En revanche, rendez-le possible, amenez donc le divin Elmlad⁽¹⁾ et s'il le fait bien, alors il chantera Donner... si non, il me faudra alors me débrouiller !

Donc, bien de belles, oui, si l'on veut, salutations tendres à vous et Maman de
votre toujours reconnaissant
Richard Wagner
compositeur.

Bayreuth. 16 avril 1876. »

Mercredi 19 avril

« À 3 heures, dépêche de M^{me} Voggenhuber disant qu'elle n'a pu se libérer de ses obligations et qu'elle ne pourra donc chanter Sieglinde !... »

Vendredi 21 avril

« R. continue de recevoir mauvaise nouvelle sur mauvaise nouvelle, M. Unger arrive, mais avec mal à la gorge ! Pas de nouvelles de M^{me} Brandt⁽²⁾ qui devrait maintenant reprendre le rôle de Sieglinde et, le pire, Lili Lehman et Minna Lammert⁽³⁾ ne reçoivent pas de congé ; M. von Hülsen⁽⁴⁾ maintient ses représentations jusqu'au 1^{er} juillet ! À tout cela s'ajoute l'état du théâtre !... »

Lettre de Richard Wagner, de Bayreuth, à Hermann Levi,⁽⁵⁾ à Munich, du samedi 22 avril 1876.

« Très estimé ami !

Le fait que justement le théâtre de la cour de Munich, à cause de circonstances imprévues, doive précisément recommencer ses représentations le 15 août, donc à peu près en même temps que les représentations de Bayreuth, est à nouveau presque aussi caractéristique que le rapport entre les recettes du théâtre de Munich pour Bayreuth (300 thalers) et celui de Berlin (5 000 thalers) ! Il n'y a juste rien d'autre à dire là-dessus que : c'est la « vieille chanson » !⁽⁶⁾

Les allers-retours des choristes pourraient toutefois se révéler un peu trop compliqués et coûteux. Ainsi, s'il vous plaît, cher bienfaiteur : pour le quatuor d'élite promis à l'origine, je remarque simplement que je préférerais 3 ténors (2 premiers et 1 second, ou également 1 premier et 2 seconds) avec 1 basse, plutôt qu'un quatuor complet, parce que grâce à la participation des deux géants, de Donner, etc. je suis plus riche en bonnes basses qu'en ténors.

Notre ami Vogl aurait sans doute pu lui aussi me prévenir un peu plus tôt, afin de m'épargner maintenant de grosses, grosses difficultés (résultant du retard). L'affaire est la première adversité que rencontre mon entreprise. — Mais... c'est ce qui m'arrive parfois avec Munich, ses fonctionnaires et ses artistes !

(1) Johannes Elmlad (Kärda, aul. Värnamo, 29 mai 1853 - Växjö, 4 décembre 1910), basse, puis régisseur et directeur d'opéra suédois. En 1876, il assura un remplacement d'Eugen Gura en Donner. Il y chantera ensuite Fafner en 1896, 1897, 1899, 1901, 1902 et 1904, et Hagen en 1896.

(2) Marianne Brandt, née Marie Bischof (Vienne, 12 septembre 1842 - *Ibid.*, 9 juillet 1921), cantatrice réputée pour sa voix de contralto/mezzo-soprano. Elle créera le rôle de Kundry en 1882.

(3) Minna Lammert (Sondershausen, Thuringe, 16 février 1852 - Berlin, 1921), mezzo-soprano. Elle chantera Rosswisse.

(4) Botho von Hülsen (Berlin, 10 décembre 1815 - *Ibid.*, 30 septembre 1886), intendant général des théâtres à Berlin.

(5) Herman Levi (Giessen, 7 novembre 1839 - Garmisch-Partenkirchen, 13 mai 1900), chef d'orchestre. Il créera *Parsifal* en 1882.

(6) Allusion à la réplique de Tristan à l'acte III de *Tristan et Isolde* : « Die alte Weise » (« la vieille mélodie », la « vieille mélodie »).



© Wikimedia Commons

Johannes Elmlad en 1901 en Fafner dans la scène 2 de *L'Or du Rhin*, au théâtre royal de Stockholm.

Cependant... ne désespérons pas ! À la fin, il doit quand même en sortir quelque chose, et je serai sincèrement ravi, très cher ami, de vous savoir parmi nous !

Avec les salutations les plus dévouées de
votre
Richard Wagner.

Bayreuth, 22 avril 1876.

P.S. Maintenant je vous demande encore les noms de MM. les choristes, afin de leur envoyer la réversale à signer : tout doit être finalement réglé la plume derrière l'oreille !

R.W. »

Lettre de Richard Wagner, de Bayreuth, à Richard Fricke, à Dessau, du samedi 22 avril 1876.

« Très honorable ami et collègue !

Comment appelez-vous le pas que vous avez dansé devant moi avec votre lettre ? — Je suis désolé pour vos efforts. Soyez remercié si vous pouvez régler votre affaire avec l'envoi ci-enclos de 600 marks. Il y a toutes sortes de choses pour lesquelles quelqu'un qui s'y connaît en matière de scène et de costumes doit être à mes côtés.

À bientôt donc ! Peut-être pourriez-vous profiter du remplissage de la réversale ci-jointe pour en même temps un bref accusé de réception de l'envoi d'aujourd'hui ?

Très cordialement,
votre dévoué
Richard Wagner.

Bayreuth, 22 avril 1876. »

Dimanche 23 avril

« Vers midi, alors que nous avons à notre table divers musiciens, nous recevons plusieurs dépêches ; d'abord de M. Niemann⁽¹⁾ recommandant pour le rôle de Sieglinde une demoiselle von Bretfeld⁽²⁾ dont tous nos invités disent qu'elle est impossible, ne serait-ce que par ses formes ! (...) Il télégraphie en même temps à M^{lle} Scheffsky⁽³⁾ (toujours pour le rôle de Sieglinde !). Le Roi envoie un télégramme très court pour dire qu'il renonce à l'audition ! M. Feustel⁽⁴⁾ nous annonce que l'on a – enfin ! – engagé un hôtelier pour résoudre les problèmes de logement. »

Lettre de Richard Wagner, de Bayreuth, à Lilli Lehmann, à Berlin, du mardi 25 avril 1876.

« Chère Lilli !

Vous me mettez en fin de compte dans une situation fort délicate ! Je me suis adressé à M. von Hülsen avec une telle insistance que je suppose qu'il m'aidera ; parce qu'il m'a fallu lui expliquer que si mon plan de répétitions – notamment en ce qui concerne l'*Or du Rhin* – ne pouvait être respecté, je devais purement et simplement annuler les représentations de cette année. J'aurais également souhaité un peu plus d'équité de votre part à tous au sujet de M^{lle} Brandt : qu'elle surpasse tous les autres par ses performances artistiques m'est apparu, par comparaison avec les autres que je peux connaître. Le caractère peu recommandable de son visage n'est pertinent qu'en dehors de la scène et seulement pour ceux qui travaillent tout auprès d'elle : *sur* scène, et notamment dans *mon* théâtre, il disparaît complètement et sa silhouette élancée y ferait un effet unique et certes avantageux. On peut toutefois attendre d'un artiste tel que Niemann que, dans l'excitation dramatique, l'ensemble de ce qui l'environne se transfigure pour lui et que la réalité ordinaire échappe à sa conscience : ce qui doit compter pour lui, c'est la manière dont l'ensemble, y compris lui, *apparaît*, et non comment il est réellement, dépouillé de la magie de la scène dramatique. Garrick et Kean⁽⁵⁾ prenaient une chope de bière dans leurs bras, au lieu d'un enfant, et transportaient d'horreur le spectateur le plus proche, comme si le père semblait vouloir jeter l'enfant dans le fleuve.

Bref, je ne suis pas précisément enchanté de ce refus catégorique de M^{lle} Brandt, qui rendra ma situation beaucoup plus difficile. —

C'est bien que vous vouliez de nouveau organiser des répétitions d'ensemble chez vous au mois de mai ; je vous demande dans tous les cas d'accueillir aussi parmi vous trois walkyries ma nièce, Johanna Jachmann ; elle se charge définitivement de Schwertleite et les répétitions avec vous trois lui seront très utiles. —

(1) Albert Niemann (Erleben, près Magdebourg, 15 janvier 1831 - Berlin, 13 janvier 1917), ténor de l'opéra de Berlin. Il créa la deuxième version de *Tannhäuser*, dite de Paris, en 1861. En 1876, il chantera Siegmund de *La Walkyrie*.

(2) Leonore von Bretfeld. Alors à l'opéra de Vienne.

(3) Josephine Scheffsky (1843-1912). Elle chantera Sieglinde à Bayreuth.

(4) Friedrich Feustel (Egern am Tegernsee, Haute-Bavière, 21 janvier 1824 - Bayreuth, 12 octobre 1891), banquier et président du conseil d'administration de l'entreprise du théâtre Wagner de Bayreuth.

(5) David Garrick (Hereford, 19 février 1717 - Londres, 20 janvier 1779). Edmund Kean (Westminster, 4 novembre 1787 - Richmond, 15 mai 1833). Acteurs britanniques, célèbres pour leurs incarnations, notamment shakespeariennes.



© D. R.

Edmund Kean en Sir Giles Over-Reach d'*Un nouveau moyen de payer de vieilles dettes* de Philip Massinger.

Il me faut toutefois vous causer aussi maintenant un chagrin. Cela me pèse lourd sur le cœur que vous n'ayez pas compris qu'il m'est impossible de conserver *M. Herrlich*⁽⁶⁾ en tant que *Froh*. Dois-je vous dire maintenant que notre pauvre ami serait sans doute ridicule ? Cela me fait de la peine. Arrangez cela au mieux, et je tiendrais beaucoup à ce que Herrlich se révèle pour moi véritablement utile comme chef de plateau, ainsi que nous l'avions envisagé simplement à l'origine.

Donner est entièrement votre affaire ! Et maintenant que Dieu bénisse la décision de M. von Hülsen !
Salutations cordiales du fond du cœur affligé de
votre

R. Wagner

Bayreuth, 25 avril 1876.

Avez-vous une idée de l'endroit où se trouve Weckerlin,⁽⁷⁾ et s'il est encore possible qu'elle soit avec ou parmi nous ?

Très bien d'apprendre votre participation au festival de musique rhénan début *juin* !!!
Hé ! Hé ! »

Mercredi 26 avril

« Hier au soir, nous parlons avec R. du comportement des gens d'ici qui ne voient dans le Festival et dans les visites des étrangers qu'une possibilité de

(6) Hans Herrlich (1849-1929), ténor de l'opéra de Berlin.

(7) Mathilde Weckerlin (Sigmaringen, 5 juin 1848 - Pöcking, Bavière, 18 juillet 1928), soprano. Après avoir débuté à Dessau, elle était maintenant attachée à l'opéra de Munich. Elle chantera Schwertleite et Guttrune à Bayreuth en 1876. Elle se retira en 1896.

les exploiter ; il n'y a donc nulle part en Allemagne le sentiment de la communauté et celui de l'honneur qui en résulte. Il en va autrement chez les Français. — La bassesse, la folie de cette manière de penser provoquent un véritable dégoût et si cela devait continuer ainsi, dit R., il faudrait annoncer aux gens qu'il annule les représentations. »

Jeudi 27 avril

« Promenade avec R. dans les jardins du château, l'aubépine est en fleur, le parfum est délicieux. Le soir, visite d'un homme de Markneukirchen⁽¹⁾ avec un instrument qui peut, dit-il, remplacer tout un orchestre !... L'instrument se révèle être un accordéon ! »

Dimanche 30 avril

« Ennuieux problèmes domestiques et je dois écrire toutes sortes de lettres. Je passe des heures calmes au jardin avec les petits, nous jouons au croquet, nous lisons *Les Mille et Une Nuits* ; visite inattendue de l'ami Döpler⁽²⁾ avec ses maquettes pour la chevauchée des Walkyries, très belles. »

Lettre de Richard Wagner, de Bayreuth, à Ludwig Strecker,⁽³⁾ à Mayence, du dimanche 30 avril 1876.

« Très honorable Monsieur le Docteur !

À mes remerciements les plus sincères pour vos agréables messages amicaux, je joins en même temps cette fois-ci la prière, en ce qui concerne la cession de ma « marche américaine », de bien vouloir faire établir un acte de cession à signer par moi dans lequel l'objet cédé, conformément à la loi impériale sur le droit d'auteur, sera décrit de manière plus précise que jusqu'à présent. Je songe à quelque chose sur la base de ce qui suit :

« R.W. cède ses droits d'auteurs sur la « Marche de fête » composée par lui pour grand orchestre à la société B. Sch.'s S.⁽⁴⁾ en qualité d'éditeur et de publieur de celle-ci comme propriété littéraire, et ce dans le but de son exploitation par la reproduction aussi bien de la partition originale que de tous arrangements quelconques, ainsi que par l'utilisation exclusive de la mélodie pour toutes transcriptions quelconques ou autres adaptations, enfin par la vente sans restrictions à des établissements de concert et associations orchestrales, l'auteur se réservant uniquement le droit d'exploiter à son profit les dispositions légales en sa faveur relatives à sa part comme auteur sur les recettes des exécutions publiques (ainsi que c'est le cas des représentations théâtrales). La cession de la propriété littéraire de la « Marche de fête » vaut pour toute la durée prévue par la loi, jusqu'à trente ans après la mort de l'auteur. »

Je crois qu'il est bon de faire un traité de cette manière ; vous ferez ajouter ce que j'ai omis.

Nous sommes très heureux du plaisir que vous trouvez à la fréquentation de notre très estimée amie,

(1) Ville de Saxe, près de la frontière tchèque à environ 75 km de Bayreuth. Centre réputé de facture d'instruments.

(2) Carl Emil Doepler (Varsovie, 8 mars 1824 - Berlin, 20 août 1905), peintre, illustrateur et créateur de costumes. Il conçut ceux de la première représentation de *l'Anneau* à Bayreuth.

(3) Ludwig Strecker (Dieburg, Hesse, 26 mars 1856 - Mayence, 19 décembre 1943), cohéritier de la maison d'édition B.Schott Söhne, l'éditeur de Wagner.

(4) B. Schott's Söhne (Les fils de B. Schott).

M^{lle} Math. Mayer ; c'est une personne exquise et rare dont je fis autrefois la connaissance grâce à Mme B. Schott.

Avec mes salutations les meilleures, ainsi que celles de ma chère femme, je demeure
votre

très dévoué

Richard Wagner.

P.S. Je salue vos intentions concernant l'accélération de la partition du *Crépuscule des dieux* !

J'aimerais toutefois recevoir le plus tôt possible l'exemplaire de luxe de la partition de *l'Or du Rhin* promis autrefois. Il me manque pour la *Walkyrie* et *Siegfried*, que mon relieur prépare maintenant dans de magnifiques reliures pour l'« exposition industrielle et commerciale de Bayreuth » !

RW. »

Mercredi 3 mai

« R. télégraphie au Roi, croyant que c'est aujourd'hui l'anniversaire de leur première rencontre, il y a douze ans ; le Roi envoie une charmante réponse, mais corrige en disant que cet anniversaire est le 4. — R. dirige la répétition de la dernière scène du troisième acte, il est satisfait ; il raconte que le thème de *sangst du mir nicht dein Wissen*⁽⁵⁾ lui est venu à l'esprit alors que nous revenions ensemble en voiture de Hergeschwyl.⁽⁶⁾ Les lieux sont en rapport avec les thèmes musicaux, par exemple la *Marche* américaine avec la vieille porte de la ville de Bayreuth. Il me parle avec ravissement de la beauté du poème *Der Taucher*⁽⁷⁾ qu'il vient de relire aujourd'hui dans la nouvelle édition Elzévir ; perfection artistique. »

Télégramme, de Richard Wagner, de Bayreuth, au roi Louis II de Bavière, à Munich, du mercredi 3 mai 1876.

« Remis : Bayreuth, 3 mai 1876, 8 h 05 matin.

Arrivé : Munich, 3 mai 1876, 8 h 56 matin.

Sa Majesté le roi Louis II de Bavière,

Trois mai ! Doux mois de mai ! La domination de l'hiver est terminée ! Ainsi chantait autrefois un peuple disparu,⁽⁸⁾ et ainsi j'appelle aujourd'hui à la commémoration de cette première rencontre⁽⁹⁾ il y a douze ans, à l'éveil du printemps.

Richard Wagner. »

Télégramme du roi Louis II de Bavière, de Munich, à Richard Wagner, à Bayreuth, du mercredi 3 mai 1876.

« Remis : Munich, 3 mai 1876, 7 h 40 après-midi.

Arrivé : Bayreuth, 3 mai 1876, 9 h 00 après-midi.

(5) *Siegfried*, III, 3 (« Ne m'as-tu pas dit que ta science était l'éclat de ton amour pour moi ? »). Réplique de Siegfried un peu avant que Brünnhilde ne chante « Ewig war ich, ewig bin ich ».

(6) Lieu près de Lucerne. Les Wagner s'y étaient rendus notamment le mardi 5 juillet 1870. Cosima nota dans son journal : « En voiture, R. Me parle de la manière dont plusieurs thèmes s'unissent dans sa musique ; l'oreille n'en perçoit qu'un seul, mais l'adjonction des autres à titre d'accompagnement aiguise et accroît immensément l'effet de la seule mélodie que l'on entend ».

(7) *Le Plongeur*, ballade de Schiller.

(8) Les Polonais. Le 3 mai 1791 avait été proclamée la substitution polonaise, symbole de l'indépendance du pays. Elle fut supprimée lors du deuxième partage du pays en 1793 entre Prusse et Russie.

(9) La première rencontre entre Richard Wagner et le roi Louis II avait eu lieu le 4 mai 1864 et non le 3 mai. Wagner est retombé dans la même erreur qu'il avait déjà commise à plusieurs reprises auparavant.

Au compositeur-poète M. Richard Wagner.

Mes remerciements les plus sincères pour ce cher salut du souvenir ! Demain est la journée éternellement inoubliable et d'une profonde importance pour moi de cette première rencontre il y a 12 ans, dont je me souviens toujours avec le même enthousiasme qui ne s'éteint jamais.

Lune de délices de l'année des Nibelungs !
Salut à la mère qui te donna le jour !
Salut à la terre qui te nourrit !
Salut à toi, soleil ! Salut à toi, lumière !
Salut à toi, jour radieux !⁽¹⁾

Louis. »

Lettre de Richard Wagner, de Bayreuth, à Ludwig Strecker, à Mayence, du mercredi 3 mai 1876.

« Très honorable M. « B. Schott's Söhne » !

Je n'avais pas le moins du monde l'intention de vouloir vous charger du recouvrement des tantièmes des concerts, etc. ; je ne sais même pas à l'heure présente comment je pourrai faire valoir de manière convenable le droit de propriété que je me suis réservé. Je voulais seulement, puisque dans ma vie j'ai tellement vendu à vil prix, que vous preniez en compte ce droit dans ma contre-lettre, car il existe et me rapporte encore aujourd'hui en France par exemple, dans chaque *café chantant** (jusqu'à Oran et Constantine), quelque chose qui, dans certaines circonstances, n'est pas à négliger. Mais – comme je l'ai dit – cela ne devrait vous limiter en rien ni vous imposer de peines indignes.

Je vous suis fort reconnaissant de l'exemplaire de luxe promis !

Et maintenant, veuillez me pardonnez la suscription curieuse de mes lignes ; il m'a paru étrange de vous parler en personne, précisément à vous, et de devoir m'adresser au lieu de cela à une « société » ! D'où la plaisanterie, que vous voudrez bien prendre avec bienveillance !

Avec les salutations les plus dévouées de

vos
Richard Wagner. »

Jeudi 4 mai

« Le soir, il me dit que moi seule lui apporte la joie, je suis tout ce qu'il a ; j'ai été très touchée récemment, alors qu'une nuit, je méditais tristement, qu'il ait rêvé que j'étais à Munich dans la boutique d'un marchand ; il venait m'y chercher, mais je restais à mon travail, disant tristement : « Il faut qu'il en soit ainsi, les enfants sont partis ! » »

Lettre de Cosima Wagner, de Bayreuth, à Friedrich Nietzsche, à Bâle, du jeudi 4 mai 1876.

« Jeudi 4 mai 1876.

Ci-joint, cher ami, une lettre très désagréable qui nous a néanmoins fort bouleversés. Peut-être pourriez-vous nous procurer par M. von Sönger⁽²⁾ des renseignements sur ce misérable ?⁽³⁾

(1) Le premier vers semble être une paraphrase du début de l'air du printemps de Siegmund par l'emploi du terme commun « Wonnemond » (« mois de mai ») que j'ai traduit ici littéralement (car écrit « Wonne-Mond » par « lune de délices »).

La suite est une citation, inversée, en ordre inversé, de vers chantés par Brünnhilde à son réveil à l'acte III de *Siegfried*.

(2) Hugo von Sönger (Nördlingen, 13 septembre 1835 - Genève, 18 janvier 1892), compositeur, chef d'orchestre et pédagogue alle-

mand. Il travaillait en Suisse depuis quinze ans déjà et était alors chef de l'orchestre de la Société des concerts symphoniques de Genève.

Mille mercis.

J'espère que vous allez bien ; nous sommes englués dans le marécage le plus profond de la marche en avant.

Meilleures salutations.

Cosima Wagner. »

Lettre de Richard Wagner, de Bayreuth, à Hermann Levi, à Munich, du samedi 6 mai 1876.

« Très cher ami !

Vous m'avez parlé avec une voix de poitrine ; le fait qu'elle sonne voilée est dû à la température singulière.⁽⁴⁾ Vous voyez tout à fait juste et... certaines choses sont à regretter, seulement... moi aussi je suis enrôlé et ma voix ne ferait que m'apporter de nouvelles confusions !

Mais tout d'abord, un merci sincère et cordial ! Venez, si vous le pouvez et le voulez ! Assister entièrement à *Siegfried* devrait être presque indispensable pour celui qui sera chargé de sa reproduction à Munich.

M^{me} Vogl m'a mis dans une situation très difficile. M^{me} Voggenhuber était folle de joie lorsque je lui proposai aussitôt Sieglinde : il ressort finalement qu'elle aussi se trouve dans le même état que Vogl. Je veux maintenant voir M^{lle} Scheffzky... et l'écouter. Je suis dans l'*embarras* !

Veuillez excuser ma brièveté ! Je demeure avec une sincère estime

très dévoué

Richard Wagner.

Bayreuth, 6 mai 1876. »

Lettre de Julius Kniese,⁽⁵⁾ de Glogau, à un destinataire inconnu, à Bayreuth, du samedi 6 mai 1876.

« Glogau, 6 mai 1876.

Monsieur,

Ce ne fut qu'en passant qu'il y a 4 ans à Bayreuth, j'eus l'honneur de vous être présenté par M. le professeur Riedel⁽⁶⁾ de Leipzig. Je me permets cependant de vous adresser une prière dont la réalisation est pour moi une question musicale vitale.

Depuis des années, j'ai étudié les Nibelungen de Wagner, acheté au prix de certains sacrifices, car il me faut gagner ma vie grâce à des leçons de musique, les quatre réductions pour piano, passionné moi-même et certaines autres personnes pour la prodigieuse œuvre d'art et secrètement espéré voir ce qui avait pris vie en moi se développer vivant

(3) Un musicien du nom de Schilling.

(4) Levi avait prié Wagner de s'adresser directement à l'autorité compétente en ce qui concernait les affaires relatives au théâtre de la cour de Munich.

(5) Julius Kniese (Roda, Thuringe, 21 décembre 1848 - Dresde, 22 avril 1905), alors et jusqu'en 1879 chef de chœurs à Glogau en Silésie (aujourd'hui Glogow en Pologne). Membre du chœur pour la 9^e symphonie de Beethoven en 1872 lors de la poste de la première pierre du palais des festivals. Bénévole en 1882 pour *Parsifal*, il fut ensuite directeur du festival de Bayreuth.

(6) Carl Riedel (Cronenberg,auj. partie de Wuppertal, 6 octobre 1827 - Leipzig, 3 juin 1888), chef de chœurs à Leipzig. Président de l'association Richard Wagner de Leipzig.



© Wikipedia

Julius Kneise en 1901.

devant moi et s'épanouir dans toute sa grandeur... et maintenant, cette espérance, par l'annonce de Wagner, m'a été retirée, quand même je sois membre de l'association Wagner de Leipzig, et ai participé, malheureusement sans succès, à deux tirages au sort. Une seule personne l'a maintenue en moi, mon estimé professeur, M. le professeur Riedel. Puis-je vous demander, cher Monsieur, lors de la réunion des délégués, de bien vouloir appuyer sa requête en ma faveur ?

Peut-être vous dit-il qu'il ne requiert pas pour un indigne. Il m'a recommandé de m'adresser directement à Wagner, ce que j'ai fait en date d'aujourd'hui ; mais là où affluent tant de rumeurs et tellement de demandes, dont chacune ressemble à l'autre, il ne faut sans doute pas espérer une attention particulière.

Peut-être pourriez-vous m'employer pendant les journées du festival ou même auparavant dans un des bureaux ? Je me mettrais entièrement à votre disposition, si je puis seulement être là. Le professeur Riedel me connaît comme un travailleur fiable grâce aux festivals de musique de l'Association générale allemande de musique.

En vous priant de m'excuser d'avoir pris de votre temps et avec en même temps mes remerciements les plus sincères et les plus cordiaux,

avec la plus grande considération,
Julius Kneise,
directeur de l'Académie de chant
de Glogau (Silésie). »

[Nationalarchiv der Richard-Wagner-Stiftung,
Bayreuth - NA V A 16 VIII Nr. 1]

Lettre de Julius Kneise, de Glogau, à Richard Wagner, à Bayreuth, du samedi 6 mai 1876.

« Glogau (Silésie) 6 mai 1876.

Cher Maître !

M. le professeur Riedel, de Leipzig, mon vénéré professeur, me conseille de vous écrire ; sinon je n'aurais jamais osé.

Je suis pauvre et n'ai rien que mes interprétations du *Faust* de Schumann, de l'*Élisabeth* de Liszt, de la Neuvième symph. et de la *Missa Solemnis* de Beethoven, ainsi que mes longues années d'études de vos Nibelungen pour justifier une requête, comme vous en recevez tant ces jours-ci, la demande d'un billet gratuit pour l'une des représentations des Nibelungen. Je suis membre de l'association Wagner de Leipzig et ai participé sans succès à deux tirages au sort. Mon dernier espoir repose sur cette lettre. Puis-je vous demander, cher maître, d'accorder quelque attention à ma requête ?

M. le professeur Riedel m'a promis de vous citer mon nom. Peut-être vous dira-t-il que je ne fais point partie des plus indignes.

Depuis longtemps vous est redevable de ses remerciements les plus sincères et les plus profonds, avec la plus grande considération,

Julius Kneise,
directeur de l'Académie de chant
de Glogau (Silésie). »

[Nationalarchiv der Richard-Wagner-Stiftung,
Bayreuth - NA V A 16 VIII Nr. 2]

Lundi 8 mai

« Mauvaise nuit et très mauvaise journée avec arrachage de dents ; on me met des sangsues qui me soulagent un peu ; R. doit recevoir M^{lle} Scheffsky qui lui a encore été recommandée comme une jeune femme modeste et travailleuse par le conseiller Düllflipp. Elle a une belle voix, de la personnalité, R. l'engage pour le rôle de Sieglinde (...). »

Mercredi 10 mai

Ouverture de l'exposition universelle du centenaire de Philadelphie. Création de la *Grande Marche de fête pour l'inauguration de la commémoration du centième anniversaire de la déclaration d'indépendance américaine* de Richard Wagner, sous la direction de Theodore Thomas.

Jedi 11 mai

« M^{lle} Weckerlin accepte elle aussi ; le personnel est ainsi à peu près au complet ; — nous apprenons aujourd'hui que huit billets de souscription ont été pris ; M. Gross⁽¹⁾ en est heureux (...). »

Lettre de Richard Wagner, de Bayreuth, à Lilli Lehmann, à Berlin, du jeudi 11 mai 1876.

« Meilleure des amies !

Notre Herrlich me rend les choses difficiles : il aurait dû faire meilleur visage, peut-être même adopter un air plus modeste, face au pont que je lui avais construit par pure bienveillance et pour éviter toute

(1) Adolf von Gross (Bamberg, 25 mars 1845 - Bayreuth, 5 juin 1931), administrateur financier du festival de Bayreuth, fondé de pouvoirs de la banque Feustel. Gendre de Friedrich Feustel, dont il avait épousé la fille, Henriette Marie (1845-1931).

vexation ! Dans le fond, je n'ai rien inventé dans ma dernière explication très détaillée à son adresse, même s'il se moque de moi comme si je l'avais fait. Les choses se sont passées exactement comme je le lui ai exposé ; seulement, il est vrai que pendant un certain temps je perdis de vue l'importance de Froh, et ne retrouvai mon intention initiale que lorsqu'il me fallut reconnaître que cela facilitait extraordinairement à Unger de surmonter la difficulté considérable du premier acte de Siegfried (avec le si grand préjugé qui règne ici) s'il attirait immédiatement l'attention avec sa voix maintenant si imposante dans le rôle de Froh avec ses passages peu nombreux mais brillants. Je vous écris un peu brièvement à ce sujet dans la précipitation, chère Lilli, et vous l'avez sans doute communiqué avec tranchant.

Que l'ami Herrlich, que, *parce qu'il me fut présenté par vous et par votre mère*, je n'ai pas voulu offenser, et pour lequel j'ai déjà écrit des lettres plus longues que celles que j'ai maintenant souvent l'occasion d'écrire dans les cas les plus importants, veuille bien me faciliter un peu les choses ! Il peut ne pas venir, ou il peut venir ; dans ce dernier cas, une indemnité de séjour est bien entendu à sa disposition. Je puis me passer de lui... cela, je vous le dis en toute confiance !

Mais maintenant, en votre âme et conscience : qu'en est-il du Donner d'*Elmblad* ? Dans tous les cas, Elmblad devrait aussi se charger d'un homme. ⁽¹⁾ – Si je peux compter sur lui en toute sécurité, j'ai envie de laisser *Niering*, que je ne conserve que *pour cela* parce que j'ignore si je suis *assuré* du Suédois pour Donner, faire aussi *Hunding*. ⁽²⁾

Donc !!!

Mes meilleures salutations ! Chez nous, tout se comprend facilement, et seuls certains pinailleurs exigent des écrits à n'en plus finir !

Toujours votre dévoué

Richard Wagner.

Bayreuth 11 mai 1876. »

Vendredi 12 mai

« Dépêche d'Amérique annonçant le grand succès de la *Marche*. »

Lettre de Richard Wagner, de Bayreuth, à Karl Eckert, à Berlin, du vendredi 12 mai 1876.

« Oh ! le plus cher des amis !

Merci beaucoup de penser à moi ! Mais je suis maintenant fourni pour Sieglinde et Gutrune. Cette dernière reste à Weckerlin, qui existe encore.

J'ai maintenant confié la première à M^{lle} von Schefzky de Munich, qui m'a (indirectement) été recommandée par le roi de Bavière ; elle est venue me voir, et a fait ses preuves : une silhouette puissante, dans l'ensemble pas inférieure aux deux Sieglinde envisagées jusqu'ici, et surpassant les deux de loin par une très belle et vigoureuse articulation.

Si vous rencontrez à nouveau *Niemann*, expliquez-lui ceci : il me recommanda M^{lle} von Pretfeld ⁽³⁾

(1) Du chœur des vassaux des Gibichungen, dans *Le Crépuscule des dieux*.

(2) C'est ce que fera Wagner. Joseph Niering (Cologne, 22 novembre 1835 - Francfort, 27 juin 1891), créera bien le rôle de *Hunding*. Il faisait alors partie de la troupe de l'opéra de Darmstadt.

(3) Leonore von Bretfeld (voir note 2 page 8).

alors que j'avais déjà invité Schefzky, dont l'arrivée chez fut moi fut toutefois extraordinairement retardée.

Beaucoup de difficultés et de contrariétés ! Tout n'est pas aussi bien que votre excellent Hülse !

Salutations cordiales

du bon

Richard Wagner.

Bayreuth, 12 mai 76. »

Samedi 13 mai

Naissance, à dix heures et demi du matin au 1 bis rue de Turenne à Bordeaux, du futur compositeur **Raoul** Louis, Félix Émile Mary **Laparra**, fils de Joseph Édouard, négociant, âgé de 42 ans, et de Marguerite Mollo, âgée de 33 ans. Premier prix de Rome en 1903, Raoul Laparra composa de nombreuses œuvres dont plusieurs opéras ou drames musicaux : *Peau d'Âne* (créé à Bordeaux en 1899), *La Habanera* (opéra-comique de Paris, 1908) qui assura sa notoriété, *La Jota* (1911), *La Malaguena*, ou *Le Joueur de viole* (1925). Tué le 4 avril 1943 lors du bombardement de Boulogne-Billancourt, il est enterré au cimetière de Chézy-sur-Marne. Il était le frère cadet du peintre William Laparra (1873-1920).



Raoul Laparra en 1905.

Tableau de son frère William Laparra (musée Petiet de Limoux).

Lettre de Richard Wagner, de Bayreuth, à Herman Zumpe, ⁽¹⁾ à Salzbourg (?), du mardi 16 mai 1876.

« Bayreuth, 16 mai 1876.

Cher M. Zumpe !

Écrivez au *kapellmeister* Hans Richter (Margarethenstr. 7, Vienne) qu'il vous fasse envoyer les parties d'orchestre que j'aie prêtées la dernière fois à l'association Wagner de l'Académie de Vienne pour un concert, et qui ne m'ont pas été retournées. Il s'y trouve également la chevauchée des Walkyries d'après mon arrangement pour orchestre. Vous faites ensuite une partition et la présentez comme votre arrangement. Point ! Si vous n'avez rien d'autre de prévu, venez ici et apportez à nouveau votre aide sous votre ancien état !

Un bon salut, mais peu de paroles
de votre
R. Wagner. »

Lettre de Richard Wagner, de Bayreuth, à Hermann Levi, à Munich, du jeudi 18 mai 1876.

« Très cher ami !

Mes sincères remerciements pour vos efforts et vos nouvelles réconfortantes. Que Schlosser ⁽²⁾ me dise seulement (pour l'amour de Dieu!) ce dont il a besoin pour son séjour ici ; personne (et en particulier pas mon comité, qui n'a rien à approuver ni à accorder) n'exige qu'il ne se fasse pas indemniser par nous !

Cela m'a fait grand plaisir que vous vous soyez également occupé de M^{lle} von Schefzky. J'avais vraiment besoin de me décider, et ne pouvais pas attendre jusqu'à ce que je trouve encore l'occasion de faire la connaissance de telle ou telle chanteuse. (On me parle – après coup – d'une certaine M^{lle} Hofmeister ⁽³⁾ à Francfort comme de quelque chose de divin !) Ce qu'il y a d'inachevé dans le matériau de M^{lle} Schefzky ne m'a toutefois pas échappé ; mais il faut que je m'attende, de la part de presque tous mes artistes, à ce qu'ils consentent à ce que je leur indique d'abord certaines choses qu'ils ne connaissent pas du tout. La base est toutefois l'exactitude la plus scrupuleuse, en particulier dans le rythme ; je demande (à partir de *Tannhäuser*) que mes chanteurs ne sachent absolument rien du « récitatif », mais qu'ils apprennent mes notes exactement en mesure, selon la plus petite fraction de leur valeur mélodique, afin d'arriver avant tout à connaître mon intention pour la déclamation. Enfin, vous savez cela justement aussi, et c'est pourquoi je vous plains d'être le répétiteur des sieurs Ull et Hoffmann. ⁽⁴⁾ Merci mille fois pour cela !

(1) Hermann Zumpe (Oppach, Saxe, 9 avril 1850 - Munich, 4 septembre 1903). Un des membres de la « Chancellerie des Nibelung », les copistes et assistants de Wagner. Il deviendra chef d'orchestre et compositeur.

(2) Max Schlosser (Amberg, 17 octobre 1835 - Utting am Ammersee, 2 septembre 1916), créateur du David des *Maîtres chanteurs de Nuremberg* en 1868, puis de Mime dans *L'Or du Rhin* à Munich en 1869, il reprendra ce rôle en 1876 et le créera dans *Siegfried*.

(3) Anna Josepha Caroline Hofmeister (Gumpoldskirchen, Basse-Autriche, 26 juillet 1850 - Berlin, 15 novembre 1904), soprano. Fit ses débuts en 1871 à Olmütz, de 1872 à 1876 à l'opéra de Francfort. Se retira en 1891. Elle épousa le ténor Max Sachse (1847-1913) en 1878.

(4) La basse Hoffmann, attachée à Munich, chanta en 1876 à Bayreuth l'un des hommes du chœur des vassaux du *Crépuscule des dieux*.

Venez en juin, c'est encore mieux. Vous serez toujours le bienvenu.

Votre sincère obligé

Richard Wagner.

Bayreuth, 18 mai 1876. »

Lettre de Richard Wagner, de Bayreuth, à Louise Jaïde, ⁽⁵⁾ à Darmstadt, du jeudi 18 mai 1876.

« Estimable amie !

J'attends encore en vain de votre part un mot d'engagement précis en accord avec notre plan de répétitions et de représentations.

Je suppose que votre silence doit m'exprimer votre fidélité et votre coopération constante ; mais un mot de votre main me ferait d'autant plus plaisir que j'aimerais aussi connaître mes obligations en bonne et due forme en ce qui concerne les indemnités de séjour qui vous sont nécessaires.

Vous connaissez ma haute opinion de la valeur artistique de vos prestations, et savez également que je m'estime aussi heureux de ce que vous m'offrirez cette fois-ci, que je regrette de mon côté de ne pouvoir vous en offrir infiniment plus.

Avec l'assurance de ma plus haute considération et de mon dévouement, je demeure
votre

Richard Wagner.

Bayreuth, 18 mai 1876. »

Lettre de Richard Wagner, de Bayreuth, à Ludwig Strecker, à Mayence, du jeudi 18 mai 1876.

« Très honorable Monsieur !

Merci beaucoup pour l'*Or du Rhin* de luxe ! Grande demande : accélérer le *Crépuscule des dieux* de manière tout à fait efficace ! – Je demande pour moi 2 exemplaires de luxe de la *Marche* et 12 ordin. de la partition, 24 réductions pour piano.

J'aimerais cependant d'abord examiner Jacques *Blumenthal*. ⁽⁶⁾

En tant que « connaisseur de la chose », vous êtes dans tous les cas admissible aux répétitions ; mais je vous demande pas avant la deuxième série de répétitions, mi-juillet, parce qu'alors cela gênera moins les chanteurs. – Délivrez la *Walkyrie* à Vienne uniquement comme il vous convient ; je n'ai pas pu m'y opposer, parce qu'on affirmait que seule cette partition pouvait sauver Vienne de la faillite, ⁽⁷⁾ et c'est pourquoi M^{me} Materna me l'a caché.

Mon salut à l'officier de réserve, ⁽⁸⁾ et mes salutations dévouées à la société B. Schott's Söhne !

Votre

très obéissant

Richard Wagner

(en bref). »

(5) Luise Jaide (Darmstadt, 26 mars 1842 - 2 janvier 1914), alto. Elle débute en 1859 à Dresde dans *Linda de Chamounix* de Donizetti. Amnérís et Azucena figurent parmi ses rôles principaux. En 1876, à Bayreuth, elle créera Erda et Waltraute.

(6) Jakob, dit « Jacques » Blumenthal (Hambourg, 4 octobre 1829 - Londres, 17 mai 1908), pianiste et compositeur. Une grande série de compositions de ce pianiste fut publiée par B. Schott's Söhne ; l'arrangement dont il s'agit ici ne fut pas publié ; voir la lettre de Wagner du 9 juin 1876.

(7) *La Walkyrie* ne fut toutefois jouée à Vienne que le 5 mars 1877.

(8) Pour comprendre ce passage, il faut lire le passage suivant de la lettre correspondante du Dr Strecker : « Les préparatifs pour le festival avancent, à ce que l'on entend, de manière réjouissante ; seulement je viens de lire récemment qu'absolument personne ne

Lettre de Richard Wagner, de Bayreuth, à Ludwig Strecker, à Mayence, du samedi 20 mai 1876.

« Très honorable Monsieur !

Oublié !

Prière d'accompagner les épreuves des textes pour *Bayreuth* d'une instruction – à agraffer – sur l'utilisation des livrets aux fins de l'audition des représentations, que je vous livrerai dans les prochains jours.

Je voulais juste, pour l'instant, attirer votre attention là-dessus !

Votre très dévoué
Rich. Wagner. »

Lettre de Richard Wagner, de Bayreuth, à Ferdinand Praeger, ⁽¹⁾ à Londres, du dimanche 21 mai 1876.

« Viens ici seulement à temps, tu trouveras bien ta place !

Fortifie tes yeux, pour que tu puisses aussi voir !

Que je puisse seulement t'écrire ces 2 mots rapidement après réception de ta lettre est un miracle !

Salutations !

Ton
R. Wagner.

Bayreuth
21 mai 76 »

Lettre de Friedrich Nietzsche, de Bâle, à Richard Wagner, à Bayreuth, du dimanche 21 mai 1876.

« En un jour tel que celui de votre anniversaire, homme le plus hautement révérend, seule l'expression la plus personnelle a véritablement droit de cité ; car chacun a vécu par vous quelque chose qui le concerne lui seul, au plus profond de son être. De telles expériences ne peuvent s'additionner et des souhaits de bonheur exprimés au nom de beaucoup seraient aujourd'hui moindres que la plus humble parole individuelle.

Il y a presque sept ans exactement que je vous rendis ma première visite à Tribtschen, et pour votre anniversaire je ne sais quoi vous dire de plus sinon que, depuis cette époque, je célèbre aussi en mai de chaque année mon anniversaire spirituel. Parce que, depuis lors, vous vivez et agissez sans cesse en moi comme une toute nouvelle goutte de sang que je n'avais assurément pas en moi auparavant. Cet élément, qui prend son origine en vous, me pousse, me

serait autorisé à assister aux répétitions. C'est pourquoi j'ai eu un peu peur ; j'espère toutefois pouvoir faire appel à vous en cas de besoin. En effet, en tant qu'officier de réserve, je suis sur le point d'être convoqué à mon régiment pour le 1er août, ce contre quoi j'ai bien protesté, mais qui, si cela se faisait malgré tout, m'empêcherait de venir à *Bayreuth*. Puisque l'année dernière, à cause d'une modestie mal placée, j'ai manqué les répétitions préliminaires – on disait alors aussi que personne n'avait le droit d'y assister – je veux cette fois-ci pétitionner auprès de vous à temps afin de pouvoir, si je ne puis entendre les représentations elles-mêmes, être au moins présent aux répétitions. »

(1) Ferdinand Praeger (Leipzig, 22 janvier 1815 - Londres, 2 septembre 1891), compositeur, professeur de musique, pianiste et auteur. Wagner l'avait fréquenté lors de son séjour londonien de 1855 et fut le parrain d'un de ses fils. Il est l'auteur d'un ouvrage, publié après sa mort, controversé sur ses relations avec Wagner : *Wagner as I knew him* (« Wagner tel que je l'ai connu »), traduit en français par Nicolas Crapanne pour le site du Musée virtuel Richard Wagner (édition consultable uniquement aux membres du Musée). (<https://richard-wagner-web-museum.com/>)

confond, m'encourage, m'aiguillonne, et ne m'a plus laissé de repos, de sorte que j'aurais presque envie de m'irriter contre vous de cette inquiétude perpétuelle, si je ne sentais pas avec certitude que cette inquiétude me pousse précisément à devenir sans cesse *plus libre* et *meilleur*. Aussi me faut-il être, avec le sentiment de gratitude le plus profond, reconnaissant envers ce qui vous a animé ; et mes plus belles espérances, que je place dans les événements de cet été, sont que beaucoup se sentiront pareillement inquiétés par vous et votre œuvre, et auront ainsi leur part à la grandeur de votre être et de votre vie.

Que cela puisse se produire est aujourd'hui mon unique bon souhait pour vous (où trouverait-on autrement le bonheur que l'on pourrait vous souhaiter ?), recevez-le avec amitié de la bouche
de votre véritablement fidèle

Friedrich Nietzsche.

Bâle 1876. »

(II/5/159 f)

Lundi 22 mai

« Anniversaire de R. ; mes petits cadeaux, des coupes de majolique avec des fleurs, un joli ours blanc lui font plaisir ; beaucoup de visites, beaucoup de télégrammes de vœux, dont un très beau du Roi. Le soir, nous inaugurons la salle où les artistes prendront leurs repas (...). »

Lettre de Richard Wagner, de Bayreuth, à Friedrich Nietzsche, à Bâle, du mardi 23 mai 1876. ⁽²⁾

« Bayreuth, le 23 mai 1876

O ami !

Debout et en bonne santé ! - Que *vous* disparaissiez pour nous par tant de « dislocalité » (passez-moi le mot !) extérieure et de « dyscolie » (est-ce bien le mot ?) intérieure, c'est vraiment la chose la plus désagréable que nous avons pu subir depuis ces 7 ans dont vous parlez dans votre lettre. Malheureusement, je suis moi aussi mal en point, si bien je ne parviens à m'en sortir encore et à surmonter la bourbe des jours qu'à l'aide de plaisanteries bonnes et mauvaises ! Hier s'est tenu un banquet improvisé au restaurant des artistes qui vient d'être achevé à côté du théâtre. Quelqu'un a porté un toast à l'énorme accroissement de ma gloire qu'apportera la réussite du festival. Je lui ai répondu que j'avais trouvé un cheveu dans la gloire et que pour cette fois je cétais entièrement cette gloire à notre excellent restaurateur Albert ! — Puis j'ai demandé avec brusquerie à mon cocher pourquoi il ne me félicitait pas ? — À part cela, tout a été très agréable comme tout ce qui est passager. L'*entreprise** m'a par ailleurs causé encore bien des difficultés : tous les employés me craignent comme le diable !

Quand cette folie sera passée, je pense me reposer, m'étendre de tout mon long – probablement en Italie où j'ai décidé de folâtrer avec femme et enfants sur un air de ma marche américaine.

Donc, maintenant le plus dur reste encore devant moi. Regardez-moi faire à votre façon et je sais alors que la peine n'est pas tout à fait perdue. « *Natura nihil frustra facit!* » ⁽³⁾ m'a redit récemment encore Schopenhauer ; cela m'a bien consolé !

(2) Traduction de Hans Hildenbrand, extraite de *Correspondance Nietzsche-Wagner*, présenté par Pierre Héber-Suffrin, éditions Kimé, Paris, 2018, contenant les lettres échangées entre eux, et que nous ne pouvons que recommander aux lecteurs intéressés.

(3) La nature ne fait rien vain », formule d'Aristote, qu'il reprend très souvent.



Luise Jaide en 1875.

Continuez à bien vous porter et transmettez mon bonjour et celui de nous tous à la petite sœur. Mais nous nous reverrons bientôt. (Il est exceptionnel que je vous aie écrit une *si longue* lettre, car je n'envoie plus que des télégrammes !)

Votre cordialement dévoué
Richard Wagner »

Lettre de Richard Wagner, de Bayreuth, à Louise Jaide, à Darmstadt, du mardi 23 mai 1876.

« Très estimable amie !

Ne nous demandez pas de vous fixer une indemnisation, mais calculez plutôt ce que vous coûte votre séjour, et l'affaire sera réglée simplement. Vous savez que cette année il a fallu renoncer complètement aux « honoraires », etc. et qu'il fallait compter uniquement sur la bonne volonté de tous les participants, alors qu'en 1877 et 1878 je serai en mesure d'offrir à ma troupe une indemnisation même généreuse pour les sacrifices consentis jusqu'ici, puisque la majeure partie des recettes pourra alors être attribuée uniquement aux exécutants. Mais maintenant, je vous prie, ne vous retenez pour demander le nécessaire !

Vous vous imaginez que je n'ai pas songé à vous pour Sieglinde ?... Pensez-vous qu'il soit facile de bouleverser une distribution aussi excellente d'un personnel aussi compliqué ? Je n'aurais, par exemple, à aucun prix osé apporter le moindre changement à mon plan de répétitions, parce que j'aurais craint de tout renverser.

Ainsi, M^{lle} Preiss me dit non : je crus aussitôt devoir distribuer ses rôles et convainquis ma nièce

Johanna Jachmann de se charger de Schwertleite et de la première « Norne ». Je me décidai aussi pour M^{lle} Scheffsky pour Sieglinde (outre qu'elle m'était recommandée par le roi de Bavière) parce qu'elle connaissait déjà le rôle par cœur. Soyez donc je vous prie indulgente et considérez la difficulté énorme de ma situation, et quel soin il me faut prendre pour ne pas perturber l'ensemble en déplaçant plusieurs pierres lorsqu'une pierre tombe. Vous célébrez, croyez-moi, un grand triomphe !... Laissez maintenant tout cela de côté, déterminez vos besoins pour Bayreuth, et soyez assurée de mon accord inconditionnel et de ma plus grande gratitude.

Avec les salutations les plus cordiales
de votre très dévoué

Richard Wagner.

Bayreuth, 23 mai 1876. »

Du mercredi 24 au lundi 29 mai

« Je suis montée avec R. au théâtre l'une de ces journées, les échafaudages ont été enlevés, le coup d'œil que l'on a de la scène comme de la salle est sublime, cela donne tout de suite l'impression d'un rêve ; impression mélancolique et sublime ! »

Télégramme, de Richard Wagner, de Bayreuth, au roi Louis II de Bavière, à Berg, le samedi 27 mai 1876.

« Remis : Bayreuth, 27 mai 1876, 12 h 56 apr.-midi.
Reçu : Berg, 27 mai 1876, 13 h 00 apr.-midi.

À sa Majesté le Roi Louis II de Bavière
Château de Berg.

Ainsi le mois des délices ne m'est-il pas resté
[fidèle,

Le doux mois de mai n'apporte-t-il plus de
[réconfort ?

À l'aube prochaine de mon œuvre d'art,
Mon regard se fige dans la détresse des
[Nibelungen !⁽¹⁾

Le printemps s'est-il si complètement détourné
[de moi,

Lui qui m'envoyait encore récemment ses
[douces salutations ?⁽²⁾

Jamais avare du pardon le plus bienheureux,
Puisse-t-il désormais consacrer sa compassion
[à la détresse !

Richard Wagner »

Mardi 30 mai

« Après le repas, R. se demande si dans *L'Or du Rhin*, au moment où il salue le Walhalla, il ne va pas faire ramasser à Wotan une épée que Fafner, parce qu'elle n'était pas en or, avait écartée avec mépris du trésor. Ce sera l'épée que Wotan enfoncera dans le

(1) Les circonstances auxquelles Wagner fait ici allusion l'avait conduit la veille (26 mai 1876) à écrire à Düfflip : « Le seul moyen de mener à bien mes entreprises à la veille de leur achèvement, réside dans la grâce de Sa Majesté, qui me permettrait de différer le remboursement du prêt suprême à partir de maintenant ; si nous devons reverser sans interruption les recettes du patronage dans la caisse du cabinet, nous n'aurons plus un sou pour payer les musiciens et les chanteurs arrivant le 1^{er} juin, et il ne me restera plus qu'à annoncer aussitôt publiquement l'annulation. Il s'agit d'un report tout au plus de 2 ou 3 mois, après quoi nous serons en mesure de tout rembourser : en échange, nous ne demanderions, en dehors de celui récemment sollicité (pour le maître de la machinerie Brandt) aucun autre paiement anticipé de la part de la caisse du cabinet royal. »

(2) Une dépêche perdue du roi, en date du 22 mai 1876 (63^e anniversaire de Wagner) ! – L'absence de réponse de Wagner à cette dépêche suscita une lettre de rappel de Düfflipp, qui détermina Wagner à écrire immédiatement au roi.



© Wikipedia

Deux récentes défuntées au temps de leur jeunesse.
George Sand et Marie d'Agout dans une loge de théâtre le 22-novembre 1837
 (Aquarelle de Mathilde Odier conservée à la bibliothèque de l'Institut.)

frêne ; Alberich l'a fait forger pour lutter contre les géants et les dieux. »⁽¹⁾

Mercredi 31 mai

« Répétition de *Siegfried*, magnifique ! Unger est encore mieux que nous l'attendions, il fait un peu penser à Schnorr ! »

Judi 1^{er} juin

« Encore des essais de machines ; R. leur montre ce qu'elles doivent faire, il escalade, déploie une activité qui stupéfie tout le monde. »

Samedi 3 juin

« Première répétition d'orchestre, l'acoustique est merveilleuse, dit R. »

Lettre ouverte de Richard Wagner, de Bayreuth, à M. le maire Theodor Muncker, à Bayreuth, du dimanche 4 juin 1876.

« Très honoré Monsieur le Maire !

Dernièrement, le journal local contenait un cordial message de bienvenue adressé aux artistes arrivant pour participer aux prochaines festivités scéniques, dont il me faut supposer qu'il fut exprimé par la rédaction de cette feuille au nom de la municipalité de Bayreuth. Je tiens maintenant, au nom des artistes

accueillis, mais aussi en tant que citoyen de la ville qui honore en vous son premier magistrat, à exprimer ma gratitude pour le soin extraordinaire que vous avez apporté, très honoré Monsieur le Maire, à la réception, au logement et à la subsistance de mes invités avec une véritable abnégation. Je ne puis toutefois évoquer cette part de votre activité si profitable à mon entreprise hors du commun, sans vous exprimer en même temps réellement du fond du cœur ma reconnaissance pour l'assistance active et infatigable qu'en collaboration avec l'ensemble de l'administration municipale de Bayreuth, depuis des années, vous avez consacré à la promotion chacune des parties de cette entreprise. Ce n'est qu'ici, sur place, par un examen plus détaillé de ce rôle bénéfique de l'administration municipale, que se corrigèrent les avis de tous ceux qui jusque-là ne pouvaient comprendre pourquoi je n'avais pas choisi une ville plus grande et plus riche pour la réalisation de mon entreprise ; chacun devait reconnaître que là aussi j'avais procédé sûrement, car nulle part ailleurs les autorités municipales n'auraient pu m'assurer, avec la même confiance que celle que l'on me me manifesta dès ma première rencontre avec les personnalités dirigeantes locales, cet empressement plein d'abnégation de leur part.

Mardi 6 juin

« Fidi a sept ans ; R. me fait une surprise avec l'*Idylle*,⁽²⁾ il m'apporte *Siegfried* dans mon lit pendant que je dors, puis l'*Idylle* retentit. Enfin, R. sur la galerie présente Fidi aux musiciens qui lui portent des

(1) Richard Wagner retint cette idée de jeu de scène, puisque César Cui s'en fait l'écho dans son compte-rendu de *L'Or du Rhin* (voir *Bulletin des Rencontres Wagnériennes*, n° 367-368, avril-juin 2025, p. 26) ; « Fafner place tout l'or dans un énorme sac, à l'exception d'une épée, qui n'a pas de valeur, met le sac sur son épaule, et sort. Wotan prend l'épée : c'est Notung ».

(2) *Siegfried Idyll*.

vivats ; Fidi remercie ! Une cigogne vole autour de la maison, c'est bon signe. Le soir, R. a une répétition (répétition de détails pour la deuxième scène de *L'Or du Rhin*), le maître de ballet Fricke fait, dit-on, des choses extraordinaires avec les gymnastes d'ici qui jouent le rôle des Nibelungen. R. est cependant terriblement mis à l'épreuve et le retard de bien des choses l'agace beaucoup (...). »

Jeudi 8 juin

Mort, au château de Nohant-Vic (Indre), d'Aurore Dupin, baronne Dudevant, dite **George Sand**, à l'âge de 71 ans (née à Paris le 1^{er} juillet 1804).

Lettre de Jessie Laussot ⁽¹⁾, de Florence, au conseil d'administration du festival, à Bayreuth du vendredi 9 juin 1874. ⁽²⁾

« À l'honorable conseil d'administration du festival scénique.

En vous informant de la bonne réception aujourd'hui de l'invitation qui m'est adressée à assister en tant que patronne d'honneur aux représentations prochaines des *Nibelungen*, j'exprime par la présente mes remerciements aussi bien à l'honorable conseil d'administration qu'à l'auteur des *Nibelungen* à l'origine de celle-ci pour l'honneur qui m'est conféré, laquelle est bien entendu acceptée avec joie.

J'accepte également avec gratitude l'aimable proposition de pourvoir au logement, et souhaiterais – si cela est possible – en avoir un composé de deux pièces (à savoir, salon et chambre à coucher), et ce pour la première représentation, avec faculté de le conserver aussi pour les suivantes, si je puis y prolonger aussi longtemps mon séjour.

Respectueusement

vos dévouée

Jessie Laussot

36 Lung' arno nuovo
Florence 9 juin 1874 »

[Nationalarchiv der Richard-Wagner-Stiftung,
Bayreuth, NA III A 24 - 1 Nr. 38]

Lundi 12 juin

« R. est très souffrant ! Violentes migraines, abcès à une dent, il se fait appliquer des sangsues et se rend à sa répétition. (Il a également écrit au Roi au milieu de la plus violente rage de dents.) Il est très souffrant après la répétition. Premier acte de *La Walkyrie* ! Niemann, Scheffsky, Eilers ; R. a fait répéter tous les détails, tous les gestes, toutes les paroles, tout. »

Mardi 13 juin

« R. a eu une nuit épouvantable, un abcès se forme à la dent. Il doit renoncer à sa répétition que doivent diriger Niemann, Fricke et Richter. »

Jeudi 15 juin

« R. est de plus en plus souffrant ! Il ne lui est toujours pas possible de diriger la répétition. Aujourd'hui, le deuxième acte ! Lorsqu'il n'est pas là, il n'y a rien à faire, la bonne volonté, l'application ne sont d'aucun secours. »

Vendredi 16 juin

« Grâce au chloral, R. a eu une nuit supportable ; il « transpire comme un rhinocéros », dit-il. Il ne peut cependant pas assister à la répétition qui ne sera donc que « tâtonnement » comme le dit Richter (...). »

Samedi 17 juin

« Comme il a bien dormi (toujours grâce au chloral) R. décide de diriger sa répétition ; avec l'orchestre et les chanteurs, c'est assurément tout autre chose ! (...) R. décide de supprimer le cheval dans la scène entre Brünnhilde et Siegmund parce que ce serait un élément de distraction. L'ensemble fait une puissante impression. »

Lundi 19 juin

« Nous apprenons la mort d'August Röckel. ⁽¹⁾ Nous sommes tristes, mais ce sentiment est dicté par la séparation imposée par la vie plutôt que par sa mort. »

Jeudi 22 juin

« Première répétition de *Siegfried* au piano ; M. Unger fait grand plaisir à R. qui me dit que c'est le seul qui ait appris quelque chose de lui. »

Dimanche 25 juin

« C'est le premier acte de *Siegfried* qui a le mieux plu aux enfants, ce qui réjouit R., car cela témoigne de sa popularité, tandis que les artistes considèrent ce premier acte, maintenant comme autrefois, comme quelque chose d'incompréhensible. »

Mercredi 28 juin

« Je n'ai toujours pas de gouvernante, ce qui ne fait que nous amuser parce que les enfants se conduisent très gentiment (...). »

Jeudi 29 juin

« R. se compare avec B. Cellini au moment où il coule sa statue de Persée. »

Vendredi 30 juin

« Arrivée de la gouvernante anglaise ; j'en suis très heureuse, car les Allemandes ont été jusqu'à présent fort désagréables. Le soir, *Siegfried*, M. Unger est toujours enrôlé, mais l'impression n'en est pas moins grandiose, incomparable ! »

(1) Jessie Laussot, née Taylor (Londres, 27 décembre 1829 - Florence, 8 mai 1905). Mariée en premières noces à Eugène Laussot, négociant en vins, puis en secondes noces à Karl Hillebrand (Giesen, 17 septembre 1829 - Florence, 19 octobre 1884), essayiste et historien de la littérature.

Ce pour venir la voir, au sujet d'une pension qu'elle voulait lui assurer, de concert avec M^{me} Ritter, leur amie commune, que Richard Wagner vint à Bordeaux en 1850 pour un séjour de trois semaines, pendant lequel il se prit pour elle d'admiration et d'amour, voulant, selon ses dires, partir avec elle jusqu'en Orient ! L'affaire, cependant, tourna court. Jessie Laussot se décida finalement à quitter son mari en 1853, partit pour l'Allemagne et finit par s'installer à Florence, où elle joua un rôle certain dans la vie musicale locale.

(2) Je remercie tout particulièrement M. Thomas Krakow, président du Richard Wagner Zentrum Mitteldeutschland, de Merseburg, d'avoir bien voulu effectuer pour moi la transcription du document original en allemand. (Michel Casse.)

(2) August Röckel (Graz, 1^{er} décembre 1814 - Budapest, 18 juin 1876), compositeur et chef d'orchestre, neveu de Hummel. De 1843 à 1848, il fut l'assistant de Richard Wagner à Dresde. Ardent républicain, il se lia d'amitié à Mikhaïl Bakounine et fut rédacteur en chef du journal révolutionnaire de Dresde, *Volksblätter*, auquel Wagner collabora. Après l'échec de la révolution de Dresde, Röckel fut capturé avec Bakounine. Condamné à mort, sa peine fut commuée en prison à vie. Il resta enfermé pendant treize ans jusqu'en 1862, dernier des insurgés de Dresde à être libéré. Richard Wagner lui écrivit en détention, durant l'élaboration du cycle de *L'Anneau*. Ils se revirent à Biberich, en 1862, après sa libération, mais Wagner se fâcha avec lui à la fin des années 1860 lorsqu'il crut que Röckel commérait au sujet de sa relation avec Cosima.

Les Rencontres des Rencontres

Jacques Blanc, chef de chœur et chef d'orchestre, a dirigé le chœur de l'opéra de Bordeaux, mais il est aussi le fils d'Ernest Blanc, le premier Français à avoir chanté à Bayreuth. Nous l'avons rencontré aux Quatre Sœurs, le 7 février dernier...

Propos recueillis par David Bessières.



Rencontres Wagnériennes :

Bonjour Jacques et merci d'avoir accepté cette rencontre. Nous allons revenir sur votre longue carrière de musicien, au cours de laquelle vous avez été chef de chœur et chef d'orchestre. Comment est née cette vocation ?

Jacques Blanc :

Dans le ventre de ma mère ! Mon père a débuté à l'opéra en 1950, mon année de naissance. J'ai donc entendu chanter avant de naître et je ne me suis pas vraiment demandé ce que je pouvais faire par la suite, en dehors de la musique.

J'ai commencé par le piano mais je voulais faire le métier d'opéra.

Mes professeurs me poussaient pour être concertiste mais je n'étais pas très doué pour ça : il m'était difficile de jouer sans regarder le clavier. De plus, j'avais déjà en tête l'idée d'être chef de chant.

Rencontres Wagnériennes :

Accompagnateur donc, mais pas chanteur ? Votre père ne vous a pas appris ?

Jacques Blanc :

Il ne savait pas donner de cours de chant. Ne jouant pas au piano, il prétendait ne pas pouvoir enseigner le chant, qui était intuitif chez lui. Je ne l'ai d'ailleurs jamais entendu travailler un son.

Cela lui était naturel... Après il y a le style, bien sûr, mais c'était bien naturel.

Au conservatoire de Toulon, on pensait qu'il était basse. C'est un certain M. Druetz, que j'ai connu par la suite, qui lui a fait travailler l'air d'Hamlet « Ô liqueur enchanteresse », avec le *si* bémol à la fin. Après l'écoute, il lui a dit : « vous êtes baryton, pour ne pas dire ténor ».

Rencontres Wagnériennes :

Et vous, après le conservatoire ?

Jacques Blanc :

J'ai commencé chef de chant en 1970 à Toulon et, en 1974, on m'a appelé à Rennes pour être chef de chœur.

Rencontres Wagnériennes :

En début de carrière, cela n'a pas été un poids, d'être le fils d'Ernest Blanc ?

Jacques Blanc :

C'est justement pour éviter cela que je n'ai pas fait de chant. On a rarement vu des fils de grands chanteurs prendre la suite. J'aurais pu, j'ai bien une voix mais à l'état embryonnaire... Et on aurait toujours fait la comparaison.

Rencontres Wagnériennes :

Vous nous avez montré une photo de vous, à Wahnfried sur le piano de Richard Wagner... Depuis toujours, vous avez évolué donc dans le milieu de l'opéra...

Jacques Blanc :

Oui, j'étais dans un autre univers, en fait. Dans *Rigoletto*, ils attendaient que j'arrive de la salle, mon père disait aux habilleuses de ne pas toucher à sa barbichette car c'était moi qui la décollait, ça les faisait rigoler. Comme mon père ne faisait jamais de vocalises, au maquillage, il me disait « donne-moi un ré », la nature m'ayant donné l'oreille absolue, je m'exécutais et il enchaînait avec le *si*-bémol de Radamès.



© Collection particulière Jacques Blanc

Jacques Blanc à huit ans au piano de Wahnfried.

Rencontres Wagnériennes :

Par rapport à Wagner et à Bayreuth, vous avez connu une grande expérience, très jeune, vous aviez quel âge ?

Jacques Blanc :

Huit et neuf ans car mon père y a chanté deux années de suite. ⁽¹⁾ Pour moi, ça a été un choc, évidemment.

Rencontres Wagnériennes :

Comment Ernest Blanc s'est-il retrouvé à être le premier chanteur français à Bayreuth ?

Jacques Blanc :

En 1957, il était programmé à l'Opéra Garnier pour chanter Germond dans la *Traviata*. En sortant de scène, le régisseur lui dit qu'il y a un grand monsieur sec, parlant français avec un fort accent allemand qui voulait le voir... Il se présente, c'était Maître Hans Knappertsbush, envoyé par Wieland Wagner pour trouver un baryton avec l'aigu facile pour chanter *Lohengrin* à Bayreuth...

Il a auditionné (il y avait plusieurs autres barytons), puis Wieland Wagner l'a invité à chanter le lendemain au Festspielhaus. Pour l'occasion, toute sa famille était conviée, pour entendre l'air d'Escamillo de *Carmen*, chanté par un Français. Il maîtrisait ce répertoire et a donc été engagé.

Ça n'a pas été facile parce qu'il ne parlait pas un mot d'allemand. Étant, de tous les temps, le premier Français invité à Bayreuth, Wieland lui a précisé qu'il devait quand même avoir un allemand parfait. À l'époque, on jouait tous les soirs à l'opéra et il y avait quatre barytons (Massard, Borthayre, Bianco)... il choisissait donc les soirs où il n'était pas distribué pour faire la route jusqu'à Stuttgart pour y apprendre l'allemand avec un coach.

Rencontres Wagnériennes :

Pour revenir à votre carrière, c'est par amour de la voix que, vous, chef de chœur, avez été amené à diriger des opéras comme *Butterfly*, *Traviata*, ou *Lakmé*, mais pas de symphonique, donc ?

(1) En 1958 et 1959, dans *Lohengrin*, le rôle de Telramund,

Rencontres Wagnériennes :

J'ai toujours précisé : « Je suis un chef de chœur qui dirige ».

Il y avait à mon époque trois types de chefs d'orchestre : ceux qui dirigeaient les grands ballets classiques, les chefs de symphonique et les spécialistes du lyrique. Je n'ai pratiquement jamais dirigé de symphonique, car je pense être plutôt un « chef de fosse ».

On a tendance maintenant à mélanger les genres car les galas de danse se font de plus en plus rares.

Pour ma part, ayant une assez bonne connaissance de la technique vocale, j'ai toujours travaillé avec des chanteurs confirmés, en privé et toujours gratuitement, d'ailleurs.

Notamment sur les temps de « repos » avant des airs difficiles, également pour trouver l'adéquation entre le son du chant et celui produit par l'orchestre. Chez Wagner, c'est souvent bien appuyé.

Rencontres Wagnériennes :

Dans le travail d'un chef de chœur français avec ses articulations et ses intonations propres, le répertoire wagnérien est-il une difficulté particulière ?

Jacques Blanc :

Oui, la difficulté supplémentaire par rapport aux autres langues réside dans les voyelles nasales « on », « en », etc. La langue allemande est plus gutturale que la langue française.

Ensuite, il faut le nombre pour obtenir une homogénéité.

À Montpellier, pour *Lohengrin*, on a été 80 choristes, renforcés par les chœurs de l'Armée française, que, par définition, avec des voix que l'on ne connaissait donc pas...

Avec cela, il faut créer un son, comme avec un chef d'orchestre. Et que cela soit compréhensible.

Rencontres Wagnériennes :

Comment arrive-t-on à gérer tout cela ?

Jacques Blanc :

Je m'astreignais à apprendre tout par cœur : chant et orchestre. C'est à dire que je faisais toutes les musicales sans partition, même si je prenais toujours la partition pour diriger, répétitions et spectacles, celles des musiciens ont des chiffres pour se repérer, que je ne connaissais pas par cœur.

Rencontres Wagnériennes :

On parle d'oreille absolue, il y a donc la mémoire absolue, aussi ...

Jacques Blanc :

J'ai beaucoup travaillé ça. Avoir aidé mon père pour apprendre ses rôles m'a aussi beaucoup aidé pour mémoriser les partitions. J'avais donc des bases. *Faust*, par exemple, que j'entendais depuis tout jeune... Mais, pour des rôles que mon père n'a jamais chantés, comme *Turandot*, il m'a fallu les travailler en parallèle de mes autres fonctions.

Au passage, une petite anecdote à Nice, pour le *Roméo et Juliette* de Gounod, l'air *a capella* de « Vérone, vis jadis... », Pierre Médecin me faisait chanter avec les chœurs pour éviter qu'ils baissent de tonalité. Aux répétitions, j'étais d'abord positionné sous la scène, avec un micro... mais on n'entendait que ça, il m'a alors dit : « va chercher un costume, tu rentres avec eux ». Ainsi, avec et dans le chœur, je redonnais la note et accessoirement, je chantais avec eux.

Rencontres Wagnériennes :

Vous avez travaillé avec de grands chefs d'orchestre, aviez-vous des préférences, des affinités avec certains artistes ou *a contrario*, certains avec qui cela n'a pas fonctionné ?

Jacques Blanc :

Des affinités, oui, il y en avait ! Lombard, par exemple. Pour moi, c'est le plus grand. Jesus Lopez Cobos aussi, que j'admirais beaucoup.

Et que dire de Karajan ! Je n'ai jamais travaillé avec lui, mais je l'ai vu diriger mon père à Salzbourg, quel souvenir !

Concernant mes rapports avec les chanteurs, je me souviens de Guy Chauvet dans *Carmen* me demandant très gentiment de légèrement pousser le tempo dans l'air « de la fleur », et pour *Rigoletto*, Felice Schiavi, qui chantait ce rôle à la Scala de Milan, m'avait demandé d'être un peu plus lent dans le duo « de la vengeance ». J'ai bien sûr accepté avec plaisir.

Il y a deux types de chefs d'orchestre, ceux qui ont la partition à la tête et ceux qui ont la tête dans la partition, ce qui n'est pas bon.

Ne pas avoir le nez dans la partition, ça permet d'avoir les yeux sur les chanteurs. Et on sent, on arrive à sentir s'il y a des difficultés, la respiration, s'ils commencent à haleter... Si on peut le déceler avant que le chanteur n'ait à le dire, c'est vraiment bien.

C'est le respect qu'on leur doit.

Il ne faut pas oublier qu'à l'opéra, on vient pour écouter chanter, c'est donc notre devoir, je trouve, de se mettre à leur service, sans être leur esclave.

Rencontres Wagnériennes :

Merci pour ces bons mots !



Ernest Blanc en Telramund à Bayreuth en 1958.

© Collection particulière Jacques Blanc

LE FESTIVAL MUSICAL DE BAYREUTH.

Piotr Ilitch TCHAIKOVSKY

(Traduction de Mikhaïl Ivanovitch Doubine.)

Nombreux furent les étrangers à venir en août 1876 à Bayreuth découvrir la tétralogie de Richard Wagner donnée pour la première fois intégralement dans le cadre de trois cycles successifs. Plusieurs musiciens russes firent le déplacement.

Après le compte-rendu de César Cui publié dans les précédents numéros de notre bulletin, nous vous proposons de découvrir celui d'un autre compositeur russe, sans doute le plus célèbre aujourd'hui de cette période : Piotr Ilitch Tchaïkovsky. Alors auteur de trois symphonies seulement et d'un concerto pour piano, il venait de composer la partition du Lac des cygnes lorsqu'il se rendit à Bayreuth, où il séjourna du 12 au 18 août 1876.

Son compte-rendu parut en plusieurs livraisons dans le journal Русские ведомости (« Russki Vedomosti » ou « Les Nouvelles russes ») de Moscou.

1^{re} partie. ⁽¹⁾

À la fin de l'été à venir, en août, se déroulera une célébration musicale destinée à marquer l'une des époques les plus intéressantes de l'histoire de l'art. La célèbre trilogie d'opéras de Wagner, au titre général d'« Anneau du Nibelung », attendue depuis si longtemps avec impatience, sera enfin présentée sur un théâtre spécialement construit pour elle à Bayreuth en Bavière.

Cet ouvrage colossal du plus célèbre des compositeurs vivants, indépendamment du degré de succès qui lui reviendra, représente, dans tous les cas, un événement extrêmement significatif, qui doit, d'une manière ou d'une autre, laisser derrière lui une trace historique éclatante. Si l'on prend en considération que Wagner, aussi bien dans son pays natal, que dans l'ensemble du reste du monde civilisé, concentre sur lui l'attention la plus intense du public musical ; si l'on se souvient qu'il a créé une masse énorme d'admirateurs enthousiastes l'adorant au dernier degré, et que dans le même temps, aussi bien dans le public que dans les sphères musicales, il y a beaucoup de gens qui ne reconnaissent pas en lui non seulement le génie mais même le moindre talent musical, il est facile d'imaginer le bruit, l'excitation et les querelles qui s'élèveront dans la presse européenne au sujet de l'exécution de l'œuvre gigantesque de l'illustre maestro.

Je trouve assez intéressant pour les lecteurs des « Nouvelles russes » (*Russkiye Vedomosti*) de retracer toutes les péripéties aussi bien des préparatifs du festival musical de Bayreuth que de la représentation elle-même de l'œuvre monumentale. Le soussigné s'est déjà assuré une place pour le prochain festival et entend rapporter dans les pages de ce journal à la fois les impressions qui l'attendent et les détails de tout ce qu'il se passera à Bayreuth au mois d'août prochain. Mais afin que le lecteur comprenne très clairement l'importance de l'œuvre de Wagner, et pour ne pas revenir par la suite sur les circonstances qui accompagnèrent la réalisation de cette entreprise artistique audacieuse, j'ai l'intention dans la courte étude présente de raconter l'histoire de la naissance du théâtre de Bayreuth, destiné à présenter au monde musical la plus immense et la plus complexe



Tchaïkovski en 1888.

de toutes les œuvres musicales jamais écrites. Dans la prochaine étude, je présenterai aux lecteurs le contenu du livret de l'opéra, puis, au mois d'août, depuis Bayreuth déjà, partagerai mes impressions.

En 1862, Wagner publia (dans le 6^e tome de la collection complète de ses œuvres littéraires) le texte de sa future trilogie d'opéras intitulée : « L'Anneau du Nibelung, représentation théâtrale solennelle pour trois journées et une soirée préliminaire » (*Der Ring des Nibelungen, ein Bühnenfestspiel für drei Tage und einen Vorabend*). Cette trilogie avec prologue, embrassant toutes les légendes de l'anneau du Nibelung, a été divisée par Wagner en quatre opéras dis-

(1) Cette première partie, préparatoire, fut publiée dans le n° 119, du jeudi 13 mai (calendrier julien), soit le 25 mai 1876.

Rappelons que Tchaïkovsky s'adresse à un public qui n'était pas nécessairement au fait des détails relatifs à Wagner (même si ce dernier était venu en 1863 donner des concerts à Moscou et à Saint-Pétersbourg), et ne connaissant évidemment pas *L'Anneau du Nibelung*.

tincts, dont le premier, c.-à-d. le prologue, est appelé « Rheingold » (« *L'Or du Rhin* »), le deuxième « Les Walkyries », le troisième « Siegfried » et le quatrième « La Mort des dieux » (« *Gotterdammerung* »). Dans la postface de cette œuvre littéraire admirablement traitée, alors déjà en partie mise en musique, Wagner explique au lecteur qu'il a perdu tout espoir de vivre jusqu'à la réalisation de son rêve le plus cher, c.-à-d. jusqu'à la représentation sur scène de sa trilogie.

Et en effet, le projet de Wagner était si immensément vaste, sa réalisation présentait de telles difficultés apparemment insurmontables, il nécessiterait un tel afflux exceptionnel de forces musicales pour exécuter des opéras d'une taille sans précédent, exigeraient des ressources financières tellement énormes, que l'état d'esprit désespéré de l'artiste, déçu par la possibilité d'atteindre un objectif lointain et difficile, était compris de tous. Il convient de noter que Wagner alors ne jouissait pas encore d'une position assurée, que sa renommée était encore loin d'être aussi affermie qu'aujourd'hui, et qu'il n'avait pas de raison suffisante pour compter sur la participation active et l'intérêt du public en faveur de ses projets. Désespéré de ne pouvoir conduire son entreprise à la fin désirée, Wagner ressentit le besoin de se distraire de ses sombres sentiments de désespoir grâce à un nouveau travail. Il entrepris d'écrire un grand opéra populaire comique, « Les Chanteurs de Nuremberg ».

Ce fut à cette époque que Wagner fit la connaissance du jeune roi de Bavière qui, à peine monté sur le trône, se déclara ardent protecteur de l'art national. Le roi Ludwig appela Wagner à Munich, lui promit un soutien moral et matériel dans toutes ses entreprises et offrit au compositeur la possibilité d'achever, loin

des tâches et agitations quotidiennes, la volumineuse partition des « Chanteurs de Nuremberg ». Cet opéra fut bientôt écrit, présenté à Munich, couronné de succès et adopté sur toutes les autres grandes scènes lyriques d'Allemagne. Encouragé par la protection active du roi Ludwig et le succès de son dernier opéra, Wagner se tourna à nouveau vers « l'Anneau du Nibelung » et se livra avec une ardeur renouvelée au travail et aux tracasseries de la mise en scène de sa trilogie.

Ses amis vinrent à l'aide de Wagner, qui cherchait les moyens de réaliser ses vastes projets. L'épouse du ministre prussien Schleinitz et le pianiste Karl Tausig, décédé il y a cinq ans, tous deux admirateurs enthousiastes du compositeur, conçurent un plan fort ingénieux pour procurer à Wagner le nécessaire pour la construction d'un théâtre temporaire avec tous les dispositifs, la somme de 30 000 thalers, grâce à l'organisation de sociétés par actions de 300 thalers chacune. La mort empêcha Tausig d'être le fondateur de ces sociétés, mais sa pensée ne demeura pas stérile. À Mannheim, plusieurs admirateurs de la musique de Wagner, constituèrent, selon la pensée de Tausig, une société qui reçut le nom de « Société Richard Wagner » (Richard-Wagners-Verein). L'exemple de Mannheim trouva rapidement des imitateurs ; tout d'abord à Vienne, puis dans différentes villes d'Allemagne, ensuite également en dehors des frontières de la patrie du compositeur, à Pest, Bruxelles, Londres et New York, où des sociétés similaires virent le jour les unes après les autres. Au début de 1871, les espoirs de Wagner étaient déjà si proches de se réaliser, qu'il commença à chercher dans quelle ville il serait conviendrait le mieux de construire son théâtre.



Le palais des festivals de Bayreuth en 1876.

Le choix de Wagner s'est porté sur Bayreuth, petite ville, ancienne capitale du margrave de Bayreuth, située dans une charmante région et répondant parfaitement aux exigences de notre compositeur. Les autorités municipales de Bayreuth s'intéressèrent sincèrement au cas de Wagner et lui offrirent le terrain nécessaire. Un architecte sincèrement passionné par la chose fut trouvé et, le 22 mai 1872, les fondations du théâtre projeté furent déjà solennellement posées. La célébration de la pose de la première pierre du théâtre s'accompagna d'un concert solennel dans lequel, sous la direction de Wagner, fut exécuté la neuvième symphonie de Beethoven, d'un banquet et d'un discours du héros de la fête dans lequel il remercia chaleureusement les amis de son art pour leur soutien actif et énergique. Le théâtre de Bayreuth fut achevé l'année dernière, en 1875, et Wagner put déjà commencer les répétitions dans le courant de l'été.

La particularité du dispositif du théâtre de Bayreuth réside dans le fait que l'orchestre, immense dans sa composition, est invisible. Wagner, partant de l'idée que l'environnement technique trop réel de l'orchestre nuit à l'impression idéale d'illusion scénique, arrive à la conclusion que, à l'opéra, l'orchestre doit être placé dans un renforcement entre la scène et la salle. Les places pour les spectateurs sont disposées sous la forme d'un amphithéâtre qui s'élargit progressivement. Il n'y aura pas de loges du tout. La salle ne sera pas éclairée. Wagner veut qu'absolument rien ne distraie son auditeur de la scène et qu'il ait l'impression, pendant l'audition, qu'il n'existe rien d'autre au monde en dehors de lui et de la scène.

La trilogie avec prologue sera présentée trois fois et occupera ainsi douze soirées. L'acquéreur d'une action complète paie trois cents thalers et a le droit d'assister à l'ensemble des douze représentations. L'acquéreur d'un tiers d'action paie cent thalers et a le droit d'écouter chacun des quatre opéras une fois. Pour les personnes curieuses, je peux leur dire qu'il reste encore un petit nombre de places à la disposition de l'administration et que ceux qui souhaitent en profiter doivent contacter l'adresse suivante : *T. Feustel, Banquier, Bayreuth, Königreich Baiern* [royaume de Bavière].

P. I. Tchaïkovski

2^e partie.

Il y a deux mois, je racontais aux lecteurs des « Nouvelles russes » les circonstances dans lesquelles fut conçu et mis en œuvre le projet de construction d'un théâtre pour la représentation scénique de la colossale tétralogie de Wagner « L'Anneau du Nibelung ». Je vais maintenant essayer d'exposer brièvement le contenu des quatre opéras composant cette tétralogie, en prévenant le lecteur que mon court récit sera très sec et, selon toute probabilité, perdra tout la poésie enchanteresse avec laquelle Wagner, qui combinait un don musical de premier ordre à un puissant talent littéraire, a traité une légende germano-scandinave complexe.

Trois sortes d'êtres différentes luttent entre elles pour la possession du monde ; les dieux, les géants et les nains. Dans le monde lumineux des dieux



Fricka et Freya.

Dessin de Carl Doepler, pour les costumes du premier festival de Bayreuth.

règne leur souverain, Wotan ; il est uni par les liens du mariage à la déesse Fricka ; sa sœur Freya garde les pommes dont la consommation conserve aux dieux leur impérissable jeunesse. Le rusé Loge n'a qu'une nature semi-divine ; il est éternellement occupé à rechercher des difficultés et des obstacles, dont lui seul peut tirer la troupe des dieux, subordonnés à Wotan. Les géants vivent sur la surface de la terre parmi les rochers et les montagnes ; leur force est incommensurable, mais leur aptitude à penser est faible ; là où on ne peut l'emporter par la force physique, les géants cèdent toujours. Les nains ou Nibelungs, résidant dans les entrailles de la terre, dont ils extraient et conservent les métaux, sont leur parfait opposé : ils sont petits, faibles, mais actifs et rusés. Ces trois races se disputent éternellement entre elles, et cherchent, soit par la force, soit par la ruse, à soumettre les unes aux autres.

La première partie de la tétralogie, « L'Or du Rhin », s'ouvre tôt le matin et présente au spectateur les profondeurs du Rhin, dans les eaux duquel les trois filles du Rhin jouent, s'ébattent et se poursuivent les unes les autres d'un rocher à l'autre. Alberich, le roi des nains, surgit de sous la terre, et les appelle à lui ; les vierges, effrayées, se précipitent vers le rocher sur lequel repose le trésor d'or qu'elles protègent sur l'ordre de leur père contre les nains avides d'argent. Alberich s'efforce en vain d'en saisir une. Les rayons du soleil se levant au-dessus des eaux tombent sur l'or. Les filles du Rhin se moquent du nain et lui expliquent la valeur du trésor qu'elles protègent : celui qui forgera un anneau à partir de l'or du Rhin deviendra le maître du monde ; mais pour s'approprier ce trésor, il faut renoncer à l'amour.

(2) La deuxième partie fut publiée dans le n° 195, du mardi 3 août (calendrier julien), soit le 15 août 1876.

Maudissant l'amour, Alberich s'empare brusquement du trésor et se cache dans les profondeurs. Les filles du Rhin le poursuivent en vain – les profondeurs du fleuve se recouvrent de ténèbres impénétrables.

Comme le roi des nains, le roi des dieux aspire à accroître son pouvoir. Il promet aux géants Fafner et Fasolt sa belle-sœur Freya s'ils lui construisent un palais royal dans les hauteurs célestes. Le palais est prêt en une seule nuit. En se réveillant le matin, Wotan voit de l'autre côté du Rhin un bâtiment qui brille comme par magie. Les géants arrivent ensuite pour le paiement promis : ils savent ce que les dieux perdront et ce qu'ils gagneront eux-mêmes si Freya, qui préserve leur jeunesse, est arrachée du milieu des dieux. Wotan voudrait tromper les géants à la courte vue. Loge, l'esprit de la ruse, vient à son secours. Partout, dit Loge, la beauté féminine est considérée comme le bien le plus précieux ; mais il n'y a qu'un seul homme refusant les plaisirs de l'amour : cet Alberich qui vient de dérober l'or aux filles du Rhin. Les géants envient le perfide roi des nains, en apprenant que celui qui possédera l'anneau forgé à partir de l'or du Rhin deviendra le maître du monde. Wotan demande à Loge comment forger un tel anneau ? « Seul celui qui, comme Alberich, a renoncé à l'amour y parviendra », répond Loge. Wotan décide d'arracher des mains du nain le trésor du Rhin. Les géants prennent exactement la même décision, prêts à renoncer à Freya si l'or tombe entre leurs mains. Ils emmènent Freya de force et disent qu'ils la restitueront à Wotan et à toute la troupe des dieux si l'or du Rhin leur est remis avant la fin de la journée. Dès que Freya s'en va, la lumière s'obscurcit ; les dieux pâlisent et prennent soudain un aspect sénile. En perdant Freya, les dieux perdent non seulement leur puissance mais aussi leur force vitale. Wotan, accompagné du rusé Loge, descend à la surface de la terre pour obtenir l'or du Rhin et récupérer à tout prix sa jeunesse.



Alberich, maître des Nibelungs.
Dessin de Carl Doepler, pour les costumes
du premier festival de Bayreuth.



L'Or du Rhin, scène 3.

Dessin de Josef Hoffmann pour les décors.

Au fond de la terre, sous le Rhin, règne Alberich. Il a dérobé le trésor confié aux filles du Rhin et, renonçant à l'amour, veut devenir le maître absolu du monde en se fabriquant un anneau avec l'or volé. Alberich vient de charger son frère, l'habile Mime, de lui forger un heaume. Mime, sentant en lui un pouvoir mystérieux, hésite à le donner à son frère. Alberich cependant prend le heaume de force, le met, prononce une formule magique et devient soudain invincible. Il avertit son frère qu'il sera alerté de sa proximité à coups de fouet. Après cela, il s'éloigne afin de commander le travail des nains pour ses propres fins. Wotan et Loge font leur apparition et apprennent de Mime l'existence du heaume merveilleux. Alberich, revenant avec la horde des nains, aperçoit ses visiteurs, contraint à coups de fouet son frère à se mêler aux nains, retire l'anneau de son doigt et, tendant la main en direction de la foule des nains, leur ordonne de se mettre immédiatement au travail. Ils se dispersent dans différentes directions. « Que voulez-vous ? », demande-t-il aux voyageurs. Wotan, en désignant les tas d'or, demande à Alberich à quoi ils lui servent dans ce royaume des ténèbres éternelles. « À soumettre, répond le nain, à son pouvoir tout ce qui existe dans les lumineuses étendues aériennes. » Loge essaie de découvrir auprès d'Alberich s'il considère l'anneau comme son bien inaliénable. En réponse à cela, Alberich dévoile le pouvoir mystérieux de son heaume. Loge exprime son doute que le heaume ait le pouvoir de métamorphose ; Alberich se transforme aussitôt en un serpent de taille gigantesque. En encourageant le nain, Loge lui dit qu'en se transformant en un animal d'aussi grande taille, il n'échappe pas au danger. Alberich se transforme en crapaud. C'était exactement ce qu'attendaient les dieux. Wotan pose le pied sur le crapaud ;



© D. R.

Fasolt.

Dessin de Carl Doepler, pour les costumes du premier festival de Bayreuth.

Loge enlève le heaume et Alberich prend sa véritable apparence. Il est ligoté et emmené. Il ne peut se libérer qu'au prix de ses innombrables trésors. Alberich, portant l'anneau à ses lèvres, donne l'ordre aux nains de les apporter. Il espère au moins conserver son anneau, mais Wotan l'exige aussi. Alberich le refuse, parce que l'anneau lui est plus cher que la vie. Wotan arrache l'anneau de la main du nain. Alors, libéré de ses liens, Alberich maudit l'anneau, prédisant la mort de son possesseur, et disparaît.

Les géants sont de retour avec Freya, elle apporte avec elle la lumière et la jeunesse aux dieux. L'or est prêt. Les géants l'entassent sur Freya, et quand elle sera totalement dissimulée par lui alors seulement le gage sera racheté. Les dieux sont indignés par le traitement honteux par les géants de Freya ; le dieu du tonnerre veut frapper les géants, mais Wotan l'arrête. Freya est déjà presque masquée par le tas d'or ; mais Fafner aperçoit encore ses boucles frisées. Fasolt, enflammé d'amour, s'approche du tas de noble métal et essaie encore une fois de voir la déesse lumineuse ; son frère réclame l'anneau à Wotan, afin de combler le trou. Wotan ne veut pas se séparer de ce symbole de sa toute-puissance. Les géants retirent Freya du tas d'or afin de la séparer pour toujours de la compagnie des dieux. Les dieux cherchent en vain à les amener à conciliation. À ce moment-là, Erda, la belle déesse aux cheveux noirs, sort jusqu'à mi-corps des entrailles de la terre et dit à Wotan : « soumets-toi à la demande des géants, garde-toi de l'anneau maudit par Alberich, il vous apportera la mort ! » — « Qui es-tu ? » demande Wotan. « Je sais tout ce qui fut, qui est et qui sera », répond Erda avant de disparaître. Wotan se décide à jeter l'anneau sur le tas d'or. Libérée, Freya se précipite joyeusement vers les dieux. L'anneau reste au pouvoir des géants, mais la

malédiction du Nibelung commence à agir sur eux. En se partageant le butin d'or, les géants se disputent entre eux ; Fasolt, mortellement frappé par Fafner, tombe. Les dieux sont terrifiés. Perplexe, Wotan prend la décision de descendre dans le sein de la terre auprès de la déesse Erda afin d'apprendre d'elle l'avenir et d'écarter les mauvais coups du sort de la cohorte divine. Fricka, son épouse, pour dissiper les sombres pensées de Wotan, lui indique les salles magnifiques de l'autre côté du Rhin. Donner, le dieu du tonnerre, et Froh, le dieu de la lumière, allument un arc-en-ciel sur lequel les dieux traversent la vallée jusqu'au bâtiment resplendissant dans le crépuscule. Loge prévoit la fin prochaine des dieux. Il suit les dieux à contrecœur, se préparant à se transformer en la langue de feu qu'il était auparavant, pour détruire par la force des flammes le palais magique des dieux. Du fond du Rhin, on entend les pleurs et les lamentations des filles du Rhin.

Ainsi s'achève le premier drame musical. Son action se déroule dans l'espace de temps compris entre le lever et le coucher du soleil.

Le deuxième drame s'intitule « Les Walkyries ». Wotan descend vers la sage déesse Erda. Il la séduit grâce à un sortilège d'amour, et Erda lui donne neuf filles, qui doivent l'aider dans ses efforts pour éviter la mort de la troupe des dieux. Ces demi-déeses sont appelées Walkyries et leur fonction consiste à choisir les héros tombés sur le champ de bataille, puis après les avoir mis sur leurs chevaux vigoureux à les conduire au Walhalla (la demeure des dieux). Ces héros retrouvent une nouvelle vie et constituent une armée d'élite pour protéger Wotan et les dieux qui lui sont soumis. Erda met en garde Wotan contre les machinations d'Alberich : si ce dernier reprend



© D. R.

Wotan dans *La Walkyrie*.

Dessin de Carl Doepler, pour les costumes du premier festival de Bayreuth.



© D.R.

Siegmund.

Dessin de Carl Doepler, pour les costumes du premier festival de Bayreuth.

possession de l'anneau du Nibelung, même la garde de héros rassemblés par les Walkyries ne sera d'aucun secours, parce que, grâce à l'anneau, ils seront à la disposition du roi des nains. Mais comment Wotan peut-il empêcher que l'anneau tant convoité revienne à Alberich ? Il appartient maintenant à Fafner, en vertu d'un traité, que Wotan, gardien suprême des traités, ne peut violer. Fafner, quant à lui, transformé en dragon, dort d'un sommeil paresseux, protégeant son trésor, mais sans en jouir. Il faut un héros qui, sans aucune intervention des dieux, tuerait le dragon de sa propre initiative et s'emparerait de l'anneau. Wotan, sous le nom de Velse, descend parmi les hommes et s'unit en mariage avec une mortelle, les fruits de cette union sont les jumeaux Siegmund et Sieglinde. Avec son fils Siegmund, le roi des dieux part à la recherche d'aventures ; partout, il sont accueillis par des ennemis et des poursuivants. Pendant leur absence, la mère de Siegmund est assassinée, sa sœur enlevée, leur maison livrée aux flammes et saccagée. Velse, en qualité de proscrit, se cache avec son fils dans les forêts ; ils y vivent longtemps, se transformant en loups féroces et se défendant obstinément contre leurs poursuivants. La fille de Velse doit devenir l'épouse d'un homme qu'elle n'aime pas. Le jour de son mariage, la triste Sieglinde est assise à côté de son époux non aimé. Un voyageur paraît. Il n'a qu'un œil, mais la lumière qui en émane est si forte qu'elle inspire la crainte à tous. Ce voyageur enfonce une épée dans le tronc du frêne autour duquel est bâtie la

maison du mari de Sieglinde. « Cette épée, dit le voyageur, appartiendra à celui qui parviendra à la retirer du tronc du frêne. » Personne ne le peut. À ce moment-là, Sieglinde a reconnu son père dans le voyageur. Elle est calme maintenant ; elle sait qu'elle appartiendra à celui qui aura la force d'arracher l'épée de l'arbre robuste. Pendant ce temps, Siegmund a perdu la trace de son père ; il quitte la forêt pour rejoindre les hommes, mais le proscrit ne trouve nulle part refuge et hospitalité. Il enlève une jeune fille qui doit épouser un homme qu'elle n'aime pas, tue ses frères, mais, pressé et désarmé par ses parents, doit s'enfuir. L'action dramatique de la deuxième partie de la tétralogie commence à ce moment-là. Tel une bête sauvage poursuivie par les chasseurs, épuisé et à bout de forces, Siegmund, tard le soir, trouve, enfin, refuge dans la maison de Hunding, l'époux de Sieglinde. Hunding, en sa qualité de parent de la jeune fille séduite par Siegmund, est lui aussi parti à la recherche de l'ennemi de son clan. Sieglinde, succombant à une attirance incompréhensible pour l'étranger, lui redonne des forces en lui offrant nourriture, boisson et réconfort. Siegmund apprend qu'elle n'aime pas son époux, et son attachement pour elle se transforme en désir amoureux. Hunding revient, il reconnaît celui sur qui doivent s'abattre les coups vengeurs de son sang et remet le combat au lendemain matin ; sur son ordre, Sieglinde va dans la chambre à coucher et son mari la suit. Siegmund s'abandonne à une sombre rêverie. Comment, sans armes, combattrait-il son ennemi ? Un jour son père lui avait dit que dans la plus grande des détresses il trouverait une épée ; où est cette épée ? Sieglinde endort son mari avec une boisson spécifique, elle vient à Siegmund et révèle à l'étranger le secret de l'épée. Elle reconnaît en cet inconnu l'homme dont son père Velse lui avait parlé le jour de son banquet de noces. Siegmund l'embrasse avec joie, comme l'épouse que le destin lui a destinée. La porte de derrière s'ouvre brusquement, et une merveilleuse nuit de printemps fait pénétrer dans la chambre son clair de lune et ses parfums. Siegmund arrache l'épée tant convoitée du tronc d'arbre, et le frère et la sœur s'étreignent à nouveau dans une extase passionnée.

Le lendemain, un duel doit avoir lieu entre Siegmund et Hunding, maintenant doublement offensé. Wotan ordonne à la walkyrie Brünnhilde d'assurer la victoire de son fils. Brünnhilde, la préférée des neuf filles du roi des dieux, engendrées par la déesse Erda ; elle a reçu la sagesse de sa mère ; Wotan fait souvent appel à ses conseils et lui confie toutes ses pensées sur le destin des dieux et de l'humanité. Maintenant, obéissant à l'ordre de son père, elle doit donner la victoire à Siegmund. Mais Fricka, l'épouse de Wotan, en tant que protectrice du mariage, veut, au contraire, que Siegmund périsse au combat. Sa faute est grande : il a séduit la femme d'un autre et qui plus est sa propre sœur. Fricka elle-même a beaucoup souffert de l'infidélité de son mari et c'est pourquoi elle poursuit opiniâtrement toute violation de la fidélité conjugale. Elle convainc Wotan avec une telle force qu'il hésite... doute... et, finalement, donne à Brünnhilde un nouvel ordre : Siegmund doit périr ! La walkyrie Brünnhilde, lisant dans le cœur de son père, voudrait, par amour pour lui, obéir à son premier ordre – mais Wotan, en cas d'inobservation de sa volonté, la menace d'un châtement effroyable.

Pendant ce temps, Sieglinde, amoureuse, dans les bras du bel étranger, languit dans la crainte du retour de son mari détesté. On entend déjà Hunding

approcher. Sieglinde défaille. Brünnhilde apparaît alors ; elle prédit la mort à Siegmund et son transport au Walhalla. Il demande s'il reverra Sieglinde au Walhalla ? Non, répond la Walkyrie. Siegmund rejette avec mépris le Walhalla. Il ne veut céder sa bien-aimée à personne et est plutôt prêt à la tuer. Il sort sa précieuse épée et veut s'ôter la vie en compagnie de Sieglinde. Touchée au plus profond de son cœur, Brünnhilde décide de suivre le premier ordre de Wotan et lui promet la victoire dans le combat contre Hunding. Ce dernier paraît et veut engager le combat contre Siegmund. Animé par la voix de la walkyrie, Siegmund se jette sur son ennemi, avec l'intention de lui porter un coup mortel, mais à ce moment-là, parmi les nuées éclairées de flammes vives, apparaît Wotan et frappe l'épée de Siegmund de sa lance. L'épée se brise en morceaux et le fils du roi des dieux, désarmé, succombe sous les coups de son adversaire. Sieglinde tombe sans connaissance sur le corps de son bien-aimé ; Brünnhilde la dépose sur son cheval et s'empresse de fuir son père en colère. Pendant ce temps, Wotan contemple avec tristesse le cadavre de son fils. Il tue Hunding d'un seul regard. Soudain, Wotan se souvient de la désobéissance de sa fille Brünnhilde et se précipite à sa poursuite. Brünnhilde, redoutant les conséquences de la fureur paternelle, parvient à chevaucher jusqu'à la montagne des Walkyries, où elle supplie ses sœurs les walkyries de protéger Sieglinde. Tout d'abord, Sieg-

linde veut mourir mais, apprenant que déjà en elle grandit le fruit de son amour pour Siegmund, elle implore les walkyries de la sauver. Déjà, le roi des dieux approche au milieu d'orages déchaînés. Brünnhilde ordonne à Sieglinde de fuir dans la forêt, près de l'endroit où repose le dragon et où la colère de Wotan ne peut l'atteindre, lui donne les fragments de l'épée de Siegmund, afin qu'elle les garde et les conserve pour son futur fils, Siegfried.

Wotan apparaît, courroucé. Les walkyries demandent grâce pour leur sœur. Il est inébranlable. Sa sentence est la suivante : Brünnhilde, rejetée à jamais de la famille des dieux, à laquelle elle appartenait, deviendra l'épouse de celui qui la trouvera et l'éveillera. Brünnhilde demande à son père d'entourer la montagne de flammes afin qu'elle ne puisse pas devenir une proie facile. Elle prévoit que, à travers tous les obstacles et une mer de flammes, seul parviendra jusqu'à elle, un futur héros, Siegfried, dont elle voudrait devenir l'épouse. Wotan exécute sa volonté. Il plonge Brünnhilde dans un profond sommeil, allume un feu autour de la montagne et, recouvrant la walkyrie de son bouclier, s'éloigne. Ainsi s'achève le deuxième drame.

P. I. Tchaïkovski

À suivre...



© Freie Universität Berlin, Institut für Theaterwissenschaft, Fonds Brandt

La Walkyrie, finale acte III.

Dessin de Josef Hoffmann pour les décors.

LETTRES DE COSIMA WAGNER À SA FILLE DANIELA VON BÜLOW 1866 - 1885

Suite de la correspondance, inédite en français, de Cosima Wagner à sa fille Daniela von Bülow, parue en 1933, trois ans après le décès de Cosima, sous le titre Cosima Wagners Briefe an ihre Tochter Daniela von Bülow 1866-1885 (Lettres de Cosima Wagner à sa fille Daniela von Bülow 1866-1885). L'édition, « autorisée », est passée sous l'œil et le ciseau de la censure de Bayreuth et de la famille Wagner, et cette correspondance a assurément été soumise à des coupes ou des suppressions de lettres.

Petit rappel des différents enfants de Cosima Liszt, épouse von Bülow, puis Wagner :

- Daniela Senta von Bülow, l'aînée, née à Berlin, le 12 octobre 1860 ;
- Blandine Elisabeth von Bülow, née à Berlin, le 20 mars 1863 ;
- Isolde von Bülow, née à Munich, le 10 avril 1865 (quoique reconnue par Hans von Bülow, elle est la fille naturelle de Richard Wagner) ;
- Eva Maria von Bülow, née à Tribtschen, le 17 février 1867 ;
- Siegfried Wagner, né à Tribtschen, le 6 juin 1869.

Michel Casse.

138.

[De Palerme à Rome, 11 décembre 1881]

Mon bon trésor, il y a tant de choses à dire et à déplorer, et encore une fois rien ! Note bien cependant que je n'exagérerai jamais les proportions du fâcheux, et que j'aime seulement connaître ton humeur de chaque jour. Et si je te déconseille quelque chose, tu n'as qu'à me dire les raisons contraires, et c'est bon alors, mais ne garde pas le silence. La princesse et sa joie du charivari d'Israël, grand-papa étonné, la grande-duchesse Anastasia⁽¹⁾ et son agacement, et persévérer à Rome alors qu'on ne fait qu'y

(1) Anastasia Mikhaïlovna de Russie (Peterhof, 28 juillet 1860 - Èze, Alpes-Maritimes, 11 mars 1922), fille du frère cadet du tsar Alexandre II. Elle avait épousé, le 24 janvier 1879, Frédéric-François de Mecklembourg-Schwerin, qui deviendra grand-duc de Mecklembourg-Schwerin en 1883.

souffrir, c'est un tableau ! Si je devais voir son Altesse Royale (on l'appelle sans doute Altesse Impériale ?) je lui dirais beaucoup de choses sur la maladie de grand-papa, et qu'il ne peut plus écrire et ne devrait pas sortir. Le concert a dû te procurer un certain plaisir, mais je me représente ton souci pendant le sommeil ! Il est toujours particulièrement bouleversé après de telles occasions, et la situation de ses proches est extrêmement difficile, car tout doit inévitablement et nécessairement l'offenser. — « Du repos, du repos pour ceux qui sont fatigués. »⁽²⁾ — Mais l'amour et la bonté opèrent des miracles et si tu as seulement de la pitié pour lui et ne voit dans sa mauvaise humeur que de la souffrance, alors tu réussiras certainement l'impossible. Je connais la tâche et sais que la sérénité ne peut en découler mais d'une supériorité que l'on ne peut guère exiger de ton âge, et n'est pas même sou-

(2) Allusion à Matthieu 11:28.



Le Grand Hôtel des Palmes de Palerme, où résidaient les Wagner.
(Carte postale ancienne.)



© D.R.

Nadine Schakowsky Helbig.

haitable ! — Que dieu te bénisse ! ... J'ai vu la soirée chez Nadine ;⁽¹⁾ j'ai également connu cela, et en étage dans de petites pièces. Nadine n'est absolument pas une artiste de la vie, aussi douée soit-elle pour les arts ; mais sa relation avec la princesse est véritablement réjouissante. — Pauvre Joukowsky,⁽²⁾ lui aussi abandonné par son amie. Sa dernière lettre est pleine de mélancolie, sa relation avec Pepino⁽³⁾ lui pèse également, parce qu'il a trop de cœur pour avoir le courage de le renvoyer. Mais il est devenu intime avec Levi,⁽⁴⁾ ce que je prévoyais, car ce sont tous les deux des gens bons et doux. — Adelheid,⁽⁵⁾ la pauvre ! Sa frayeur suffit pour que tout rentre dans l'ordre, et sa curiosité naïve pour tout, même les canonisations, est excellente ! Mon Dieu ! les enfants t'auront décrit l'Immaculata, poupée de cire en argent, vivats, confesseurs bavardant depuis les confessionnaux tandis que la pécheresse s'épanche, officiers passant avec des chiens de chasse, par-dessus le marché un homme habillé en femme, le tintement des cloches, beaucoup de monde dans la grande cathédrale, et tout cela à côté des tombeaux des Hohenstaufen, qui sont provisoirement établis là ! — — Tout est triste, tout comme Gobineau ! Quelle est la cause de la misère de ce dernier ? Pour grand-papa, je le sais bien ; mais Gobineau est satisfait de ce qu'il fit, et la reconnaissance du monde peut lui être indifférente, puisqu'il l'estime si peu ? La vieillesse que l'on aimerait si volontiers considérer comme une récompense de la bonne vie ! ... Récupère tout le courrier, afin que

(1) Nadejda (Nadine) Schakowsky (11 mai 1847 - Rome, 28 juin 1922), princesse russe, pianiste et peintre. Elle avait épousé Wolfgang Helbig (Dresde, 2 février 1869 - Rome, 6 octobre 1915), helléniste, philologue et archéologue, spécialiste des Étrusques.

(2) Paul von Joukowsky (1845-1912), peintre, il dessina quatre des cinq décors de *Parsifal*.

(3) Jeune serviteur italien que Joukowsky avait ramené de Naples.

(4) Herman Levi (Giessen, 7 novembre 1839 - Garmisch-Partenkirchen, 13 mai 1900), chef d'orchestre. Il créa *Parsifal* en 1882.

(5) Adelheid von Schorn (Weimar, 10 janvier 1841 - *Ibid.*, 7 décembre 1916), autrice, élève de Franz Liszt.

grand-papa en apprenne le moins possible. Si la princesse devait persister dans sa colère contre Nadine, je lui écrirais que tu ne peux pas traiter grand-papa comme un vieux crétin et que, s'il s'annonce quelque part, tu es *obligée* de te rendre. Elle m'a écrit au sujet de Pest en un deuxième P. S. très curieux à une longue lettre, duquel je vois qu'elle ne veut pas que l'on songe seulement à Pest. Et tout cela, à vrai dire, au lit ! Incroyable ! Lui-même tel une fontaine au sein de laquelle la source est entièrement ensevelie, et seul le regard compatissant le plus intense perce les couches d'éboulis, seule la puissance de son propre génie les domine par moments, quoique de plus en plus rarement, et crée de l'air. La source recouverte s'écoule vers le bas, vers d'autres régions que la mort lui ouvrira — mais en face de la vie il y a la fontaine, le noble réceptacle, et des plantes, sorties des éboulis, sans fleurs et sans ombre ; triste et captivant à la fois.

La princesse Barjatinsky est-elle la nôtre, les cheveux blancs ? Pardon, cela vient après une pause ! ... J'enverrai sûrement les lignes pour Sgambatti,⁽⁶⁾ il ne part qu'en mai. Maintenant, adieu, mon cœur, si tu as tout dit, j'ai répondu à tout. — Si tu veux envoyer des écharpes romaines (nous ne fêtons pas Noël), alors des petites aussi assorties aux grandes, pour faire des nœuds devant. Des baisers, des salutations et des bénédictions !

C. W.

Dimanche.

139.

[De Palerme à Rome, 14 décembre 1881]

Veux-tu, mon trésor, dès que tu auras reçu ces lignes, faire une course avec Adelheid à travers la ville, et aussi expédier immédiatement ce que tu trouveras pour Loldi et Eva, et pour *moi*. Parce qu'ici je ne trouve rien. Si tu [trouves]⁽⁷⁾ de petites capes ou des bijoux (je me disais puisque Caroline Wittgenstein⁽⁸⁾ — comme le dit Malwida⁽⁹⁾ — te donne toujours toutes sortes de choses, tu pourrais peut-être en envoyer), ou des tailles en dentelle pour porter avec des jupes de gaze, pour d'éventuelles occasions, tu sais ce qu'il leur faut. Seulement si tu ne trouves pas, s'il te plaît, *télégraphie*, afin que je puisse encore opérer des sortilèges ici ; et si tu trouves, veille alors à l'expédition la plus prompte. Cijoint la comtesse La Tour!⁽¹⁰⁾ — Je veux la remercier avec quelques lignes.

Mille et mille salutations et baisers.

C. W.

Mercredi.

Merci pour le journal ! Il me semble que tu as bien-tôt vu tout ce que l'on peut voir.

(6) Giovanni Sgambatti (Rome, 28 mai 1841 - *Ibid.*, 14 décembre 1914), pianiste, compositeur et chef d'orchestre, élève de Liszt. Après sa rencontre avec Richard Wagner, en 1871 à Bayreuth, celui-ci l'avait recommandé à son éditeur, Schott.

(7) Cosima a oublié de mettre un verbe à sa phrase.

(8) Jeanne Élisabeth Carolyne de Sayn-Wittgenstein, née Iwanowska (Monastyrchtche, Ukraine, 8 février 1819 - Rome, 8 mars 1887), fut la compagne de Franz Liszt de 1849 à 1861.

(9) Malwida von Meysenbug (Cassel, 28 octobre 1816 - Rome, 23 avril 1903), autrice des *Mémoires d'une idéaliste*, amie des Wagner et de Nietzsche.

(10) Marie-Mathilde Ruinart de Brimont (Paris, 12 décembre 1838 - Rome, 27 mars 1911), peintre et épistolière. Elle avait épousé le 9 février 1867 à Turin le comte Victor Sallier de la Tour (1827-1894), diplomate au service du royaume d'Italie. Elle avait rencontré Gobineau en 1872 à Stockholm avec qui elle se lia d'amitié.

[De Palerme à Rome, 15 décembre 1811]

Trésor, je venais de remettre ma lettre lorsque Papa m'a apporté la correspondance de Lessmann.⁽¹⁾ Demande donc à la petite Schorn d'être bien plus prudente ; c'est-à-dire que « nous », et cette familiarité imprimée, ainsi que le fait que l'on parle de l'irritation de grand-papa, est inconvenant. Mais le pire, c'est que l'on peut croire que tu as écrit ce genre de choses, parce que l'on sait que tu es auprès de lui, on ne sait rien d'Adelheid. S'il te plaît, recommande-lui la prudence, pas de « nous » et pas de confidences au coin du feu, dis-lui que je suis « hors de moi » ! Il m'est égal de paraître ridicule si je puis éviter le mal. —

As-tu vu le passage de grand-papa sur les Juifs ? Je le joins également, renvoie-le moi. Se pourrait-il qu'il ait autant rendu la princesse furieuse ? Je crains que grand-papa n'ait des misères avec Israël. Mille salutations et bénédictions !

C. W.

Jeudi.

Il va de soi que nous ne dirons rien à grand-papa de l'entrefilet sur les Juifs.

[De Palerme à Rome, décembre 1881]

Vendredi 16.

Voici, mon cœur — j'ai été très contente de ton père, contenu et accent. Avec le coup à Joachim, il veut dire qu'il a maintenant Brahms de son côté et donne des concerts classiques dans la ville de l'université.⁽²⁾ — Il va de soi que le journal nous a intéressés. *Tout ce que tu vis*. Et pour en terminer : je t'avais dit : « écris » ; tu réponds : « je ne le fais pas » ; sur quoi j'insiste ; je demande toujours un mot : « je le fais ou ne le fais pas pour telle ou telle raison ». — Remets seulement des cartes, la princesse m'a réellement convaincue. Tu sais que je ne suis pas obstinée. Tu n'as absolument rien à te reprocher, à propos de rien, je parle seulement d'une petite règle dans les questions et les réponses. — Salue Émile Ollivier — nous enverra-t-il un jour son fils ?⁽³⁾ Et demande avec instance au comte Gobineau, de vive voix ou par écrit, d'envoyer à Papa, *ici*, son texte *Sur les écritures cunéiformes*.⁽⁴⁾ Les Progrès du XIXe siècle ! — Le cher Stein⁽⁵⁾ était à Berlin pour *Tristan*, il a manqué

(1) Dans l'*Allgemeinen Deutschen Musikzeitung*.

(2) Dans une lettre à sa fille du 9 décembre 1881, Hans von Bülow écrivait que les 8 et 9 janvier prochains, il allait donner « des concerts Brahms avec la participation du compositeur, qui jouera l'un de ses concertos pour piano sous ma direction et dirigera l'autre que je joue ».

(3) Émile Ollivier (Marseille, 2 juillet 1825 - Saint-Gervais les Bains, Haute-Savoie, 20 août 1913), avocat puis homme politique. Premier ministre en 1870, ce fut son gouvernement qui déclara la guerre à la Prusse. En 1857, il avait épousé Blandine (1835-1862), la sœur aînée de Cosima, première fille de Marie d'Agoult et de Franz Liszt.

Son fils, Daniel (Géménos, Bouches-du-Rhône, 3 juillet 1862 - 1941) sera avocat à la cour d'appel de Paris. Marié le 1^{er} août 1892 à Marie Cécile Jeanne Catherine de Gratet du Bouchage (1872-1960), il eut pour fille Blandine Berthe Cécile Ollivier (1894-1981), traductrice d'une sélection de la correspondance échangée entre Richard Wagner et le roi Louis II de Bavière.

(4) Le *Traité des écritures cunéiformes* d'Arthur Gobineau était paru en 1864.

(5) Heinrich von Stein (Cobourg, 12 février 1857 - Berlin, 15 juin 1887), philosophe et pédagogue. Il avait été le précepteur de Siegfried Wagner.

Mimi, et l'on rapporte que l'enthousiasme fut grand, l'exécution surprenante, la véritable « action en action » de Neumann,⁽⁶⁾ auquel Papa écrivit aujourd'hui. — Je ne sais rien d'autre, car je veux laisser aux enfants de tout te raconter, depuis les bouquinistes jusqu'au général et au prince reliant des livres. Mon Dieu, mon enfant, nous te verrons à la fin bientôt, puisqu'il semble vraiment que grand-papa craigne de ne pas pouvoir bien te protéger à Pest. Ah ! tu as raison, il est trop tard, et cependant comment l'irritation ne doit-elle pas s'accroître lorsqu'il est constamment parmi les étrangers ? Quelle bonne chose néanmoins que ton père reste à Meiningen. N'est-ce pas, lis bien sa lettre et réponds-lui sur *chaque point*. Comment est l'oncle Emil⁽⁷⁾ à ton égard ? Je suis d'accord si tu peux te mettre sur un pied de famille avec la femme, même si son malheur la fait réservée. Wolzogen⁽⁸⁾ écrit que Porges⁽⁹⁾ (ayant pris froid) fait défaut ! Et Levi a cru que Lemmermeyer⁽¹⁰⁾ était de moi. Nous avons également fait la connaissance ici d'un « esprit », chez la comtesse Tasca ; mais le grand-duc héritier n'était pas encore là. — Si Snob⁽¹¹⁾ peut annuler mon Marc Aurèle chez le libraire, je demande le tien ; à moins que tu ne doive l'envoyer à ton père ? Mon Dieu, mon enfant, malgré le danger, c'est ce que je ferais finalement, bien que cela ne me vienne plus à l'esprit après mes échecs avec les livres. De manière générale, pas de cadeaux. Ne rien offrir, malgré les enfants, à la princesse ; mais si tu veux, grand-papa et toi, avec un portrait reconnaissable de la princesse sur la table, un portrait à exposer ; cela remplaçait les fleurs. Des fleurs pour le Nouvel An. Je ne crois pas que vous obtiendrez Charlotte Kalb,⁽¹²⁾ c'est épuisé. J'ai commandé une robe à Boni. — Mes bénédictions.

Ta lettre du 11 reçue le 15.

[De Palerme à Rome, 21 décembre 1881]

Mercredi 21.

Mon cher trésor, le carton avec les fichus et les écharpes est arrivé, merci beaucoup. Ne serait-il pas possible d'échanger un fichu (par exemple le rose) contre un bleu, afin qu'Eva et Loldi sortent de même ? Si oui, j'en renverrai un après Noël. Mon cœur, tu ne recevras de ma part que quelques feuillets — Palerme elle-même n'offre pas de relieur pour les présenter ; mais je pense que tu nous suivras volontiers sur les différents points que, si Dieu le veut, tu verras bientôt.

(6) Josef « Angelo » Neumann (Stampfen,auj. Slovaquie, 18 août 1838 - Prague, 20 décembre 1910), baryton et directeur de théâtre. Après l'échec financier du premier *Ring* à Bayreuth, il obtint le droit de jouer le cycle avec les costumes et décors de la production d'abord à Leipzig puis dans toute l'Europe.

(7) Émile Ollivier.

(8) Hans von Wolzogen (Potsdam, 13 novembre 1848 - Bayreuth, 2 juin 1938), éditeur des *Bayreuther Blätter*, journal fondé par Wagner pour soutenir sa cause.

(9) Heinrich Porges (Prague, 25 novembre 1837 - Munich, 17 novembre 1900), chef de chœur, critique musical et auteur. Assistant de Franz Brendel à la *Neue Zeitschrift für Musik*. Partisan de Wagner.

(10) Fritz Lemmermeyer (Vienne, 26 mars 1857 - *Ibid.*, 11 septembre 1932), écrivain et journaliste.

(11) Surnom d'Adelheid von Schorn.

(12) Charlotte von Kalb (Waltershausen, Bavière, 25 juillet 1761 - Berlin, 12 mai 1843), poétesse et épistolière. Eut une relation passionnée avec Friedrich Schiller. Liée d'amitié avec Jean Paul. Hölderlin fut le précepteur de son fils.

Je puis m'imaginer la princesse à la réception de la nouvelle ! Ah, le pauvre grand-papa ! Mais je suis très heureuse que tu sois en bons termes avec l'oncle Ollivier, et que Thérèse⁽¹⁾ te plaise, salue et cherche à obtenir une visite de Daniel chez nous. (Ah, et le manuscrit de *Christus* et les lettres chez Caroline ! — mais ce n'est qu'un profond soupir, pas un ordre, qui ne peut aboutir à rien. Mais quand je songe que je t'ai donnée à sa demande, je pense qu'elle pouvait aussi m'accorder quelque chose.) — Gobineau et le prolongement de la Renaissance, avec ces cortèges de démons, je me l'explique par le charme de la nature géniale dans un environnement inapproprié, qui brise alors également les formes naturelles ou acquises ; (à propos de forme ; mieux vaut ne pas écrire sur l'enveloppe, car tout le monde ici parle allemand ou français — dernièrement, j'ai craint l'indiscrétion de l'aubergiste à cause de *S.A.R. vous plaît-elle**). Leurs hautes seigneuries sont ici et, à ce que j'entends, mal logées au *Trinakria*, on leur cherche des villas car nous resterons sans doute à trôner aux *Palmes*. Je n'ai encore vu personne. Je crois que tu as raison dans ton jugement de la princesse B. ; j'appréciais sa manière douce, ses yeux de velours et ses cheveux blancs, mais assurément il n'y a dessous pas autant de vérité que l'on peut en souffler du doigt ; je la considérais pourtant comme plus virtuose qu'il ne pouvait le paraître. Mais la petite Schorn ! Dignifiée ; à sa place je serais allée avec toi en toutes circonstances, 1° pour ne pas te laisser seule, 2° pour ne pas me retrouver dans la situation la plus stupide — être offensée, 3° pour me réserver

(1) Thérèse Gravier (Pondichéry, 4 juillet 1850 - 1934), fille de négociant, deuxième épouse d'Emile Ollivier, avec qui elle eut deux fils et une fille.

de donner sous une forme ou une autre — toujours avec courtoisie — une petite leçon. Ta plainte de ne pas recevoir de lettres de notre part est grandiose ! — Nous écrivons toujours immédiatement après réception de la lettre, et moi encore le lendemain ! — Je laisse Loldi te raconter notre visite au Palazzo Buttera chez la vieille princesse, je connais maintenant trois princesses ici, Gangi, Cutò Filangieri, et Buttera (filles, belle-fille et belle-sœur de la comtesse Tasca) ; le dernier palazzo vu était imposant, la propriétaire des plus étonnantes. Le soir, nous jouons au whist avec Rubinstein,⁽²⁾ qui veut t'avoir écrit. Tu sais que Jäger⁽³⁾ a été invité à chanter à Vienne Siegfried, Siegmund et Tannhäuser. — Mon cœur, ne ris pas maintenant, peux-tu me procurer une illustration du Caire avec une foule de gens, même si elle est grossière et colorée. Et les *Écritures cunéiformes* de Gobineau, et 1 000 saluts venus du cœur à ce dernier. J'ai écrit à Mimi une fois en deux mois, à Malwida une fois en six semaines ! ... Je t'entends chanter : Injustice, ô comme je me repends de l'injustice ! Salutations et bénédictions, et tout, enfant de mon cœur.

Ton Papa ne se sent pas bien du tout ! Son ancien état de santé !

Reçu ta lettre du 17 le 20 à 1 heure !

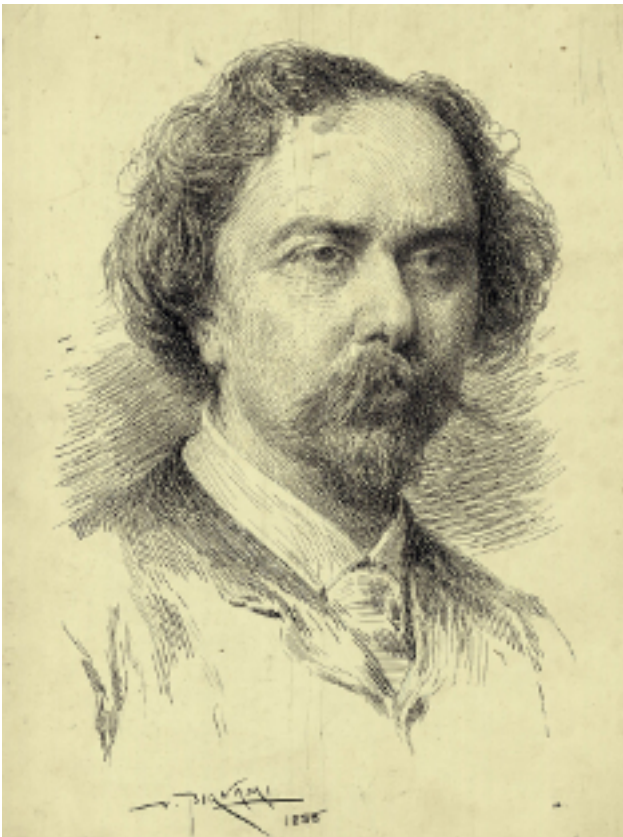
Et si tu nous envoyais aussi de Rome ta photo — la graphie de ta gloire !

(2) Joseph Rubinstein (Starokostiantyniv, alors en Russie, auj. En Ukraine, 8 février 1847 - Lucerne, 15 septembre 1884), pianiste, élève de Liszt.

(3) Ferdinand Jäger (Hanau, 25 décembre 1839 - Vienne, 13 juin 1902), ténor à l'opéra de Vienne. Il créa le rôle de Siegfried.



Le palazzo Butera à Palerme.



© Wikipedia - Archivio Storico Ricordi

Giovanni Sgambatti en 1888.

Encre de Chine de Vespasiano Bignami (1841–1929).

143.

[De Palerme à Rome, 26 décembre 1881]

Lundi 26 [sic]⁽¹⁾ 1881

Mon cher enfant, ta lettre est arrivée juste au moment de mes formules de santé ! Tu sais que je ressens toujours de la nostalgie, et ainsi tes lignes et mes soupirs sont parfaitement en accord. Mon meilleur enfant ! Vous êtes — croyez-moi — bien meilleurs que moi ! Et que je puisse le dire si franchement, moi qui souhaite tant que le respect soit préservé pour les enfants... cela te montre à quel point j'ai raison. Considère, mon enfant, que la manière d'agir à laquelle je suis parvenue, et qui te semble juste dans tes aspirations, devint mienne par des souffrances dont, même si Dieu m'a acquittée, je ne me reconnaîtrai jamais ne pas être coupable. Ceci, mon ange, te dit tout... m'enlève toutes sortes de mérites, mais, et ceci est la bénédiction de la sincérité envers soi, pas votre amour ! Vous, les enfants, et votre confiance en moi, votre tendresse, votre bonté, vous êtes pour moi la douce preuve vivante que je suis dans la Grâce ; je tire de vous la force de vous éduquer, et comme je n'ai jamais eu pour vous une pensée vaine, mais que je vous ai uniquement souhaitées vraiment nobles et pures, je fus également récompensée. Car ce l'on veut — non ce que l'on désire — on le reçoit. Et si parfois il m'arrive encore de reprocher telle ou telle chose, c'est par amour d'artiste vis-à-vis de l'œuvre, si je puis dire ! Maintenant, sois bénie, mon enfant ! Je voulais t'envoyer le gâteau, seulement il était *trop* gros ! Remercie de tout cœur Nadine, Sgambati et Malwida, tu

(1) Cosima a oublié d'indiquer le mois.

liras peut-être à cette dernière ma comparaison de ton grand-papa, tirée je crois de la fin de l'une de mes lettres, elle y verra comment je la comprends. Les enfants te racontent tout, beaucoup ont gentiment pensé à moi ! — Voici la lettre de Meiningen, je suis heureuse quand il y en a une, bien que plaisanter me fasse mal. — Sois bénie, mon enfant, remercie la princesse, et dis-lui que nous apporterons nos vœux pour le Nouvel An. Contre mon cœur, longtemps, solidement et inséparablement.

C. W.

Quand tu écris à Wolzogen dis-tu bien toujours grand-papa quand tu dis bonjour ?

144.

[De Palerme à Rome]

30 déc. 1881.

Voici, mon cœur, la très jolie lettre à laquelle tu vas certainement répondre tout aussi joliment. — Merci pour la jolie description, merci surtout pour ton image qui est excellente. Joukowsky reste un mois, il va peindre ici, Papa j'espère. — Mon enfant, mon enfant de cœur, nous nous écrivons constamment à nous en épuiser la main. ... Je te serres maintenant dans mes bras de toute mon âme ; as-tu écrit à Marie Bassenheim ?⁽²⁾ ... L'hymne devait être fort joli ! Pons a également écrit à Caroline Wittgenstein. Mon Dieu, mon cœur, la vie, est-ce bon ? Oui, c'est bon. Salue les Ollivier.

Les *Cunéiformes** de Gobineau, pourquoi ne les envoie-t-il pas ??...

Ma bénédiction pour l'année, mon ange.

145.

[De Palerme à Rome, 3 janvier 1882]

Très bien, mon cher trésor, je suis maintenant rasurée par la dépêche ; ton cher visage me tient compagnie et me dit beaucoup de bonnes choses, même si j'aurais préféré ta bouche ouverte. Pourrais-tu te passer de la photographie de famille ? Envoie-la moi alors par lettre : nous pourrions en avoir besoin ici. N'oublie pas Le Caire, n'est-ce pas ? — Voici pour toi quelque chose que j'ai fait recopier dans les Mémoires de Mme de Rémusat parce que cela me plaisait tellement — autant que mon éventail, qui est *superbe* !... Mais l'ombrelle n'est pas venue et le fichu Borgia non plus. — Je te quitte pour remercier Richter qui m'a écrit une très belle lettre. Les enfants te diront le reste. — Et adieu, mon cœur. Tu as sans doute également félicité grand-papa en notre nom. Comment a-t-il accueilli la dépêche « *tempérance** » ?

Mardi 3.

(2) Marie von Waldbott zu Bassenheim (Lucerne, 18 mai 1861 - château de Waldstein, près de Peggau, Styrie, 9 décembre 1913), fille du comte Hugo (1820-1895) et de Karoline, princesse zu Oettingen-Oettingen und Oettingen-Wallerstein (1824-1883). Elle épousera Moritz, prince zu Oettingen-Oettingen und Oettingen-Wallerstein (1838-1910).

(3) Claire Elisabeth Jeanne Gravier de Vergennes (Paris, 5 janvier 1780 - *Ibid.*, 16 décembre 1821), épouse du comte Auguste Laurent de Rémusat (Valensole, Alpes-de-Haute-Provence, 28 avril 1762 - Paris, 15 mai 1823), dame de compagnie de Joséphine de Beauharnais, salonnière et épistolière.

146.

[De Palerme à Rome, 7 janvier 1882]

Samedi.

Ci-joint, mon trésor, le journal (les enfants ont oublié, à ce que je vois, de raconter que Ponsch dansa chez la princesse Buttera à la Saint-Sylvestre et plut beaucoup). — Ta lettre m'a fait de la peine, mon enfant ; comment as-tu pu douter ? J'aurais fait le sacrifice de te donner à grand-papa, si nécessaire, mais toujours le cœur lourd ! Maintenant, c'est certain, il ne te veut pas parce qu'il ne peut te vouloir dans les circonstances ; fixe donc avec lui le jour de ton départ de Rome, demande à Adelheid de bien vouloir t'accompagner jusqu'à Naples. À l'*Hôtel Bristol*, tu trouveras le Corbeau⁽¹⁾ ou Schnappauf⁽²⁾ ; s'il ne tenait qu'à moi, moi ! — — Mon petit enfant, pourquoi ne pas dire simplement : grand-papa n'a pas besoin de moi, je reviens tel et tel jour ! Oh... Et « que souhaiter pour le Nouvel An ? » Mon enfant, c'est comme la question au sujet des lettres de ton père ; mon cœur, j'ai 45 ans, et souhaite volontiers beaucoup de choses, et tu aurais volontiers pu me souhaiter beaucoup de choses ! ... Ton retour, par exemple. — Tu dis donc à grand-papa que le jour où il quitte Rome tu reviens auprès de moi. Si Adelheid ne peut pas t'accompagner, alors télégraphie. Salue grand-papa et : tout est bien qui finit bien.

(1) La gouvernante italienne Corsani, également appelée par les enfants Rabe (« corbeau ») et Rabikos.

(2) Le barbier de Richard Wagner, que le couple avait emmené à Palerme.

Je me réjouis également que tu aies visité les musées et les églises, et — — comme la nature ici te plaira ! Encore une prière : Sauret⁽³⁾ t'envoie des félicitations ; quand tu lui répondras, veux-tu préparer le terrain pour qu'il vienne à Wahnfried le 22 mai et nous joue les sonates pour violon de Sébastien Bach ? Le peut-il ? Veut-il le faire ? Et n'oublie pas Le Caire. Les scènes ! Ô mon Dieu, ô mon Dieu ! Qu'est-ce que l'amour ? ... Les paroles d'Ollivier sont bonnes ; on pourrait dire que la princesse est punie d'avoir voulu ce qu'il ne lui était pas donné. Mille saluts, mon ange (un peu précipités cette fois-ci ?) et ma bénédiction !

Au sujet de Paris, nous ne connaissons nous aussi que les articles des journaux.

147.

[De Palerme à Rome, 12 janvier 1882]

Enfant de mon cœur, tu n'as jamais besoin de me demander pardon, jamais, mon cher cœur, car ta nature est bonne, je le sais ; je te demande une seule chose, sers-toi plus de moi. Comme je te le disais alors au moment de l'intervention sans importance de Mme von S., lorsqu'elle crut qu'il lui fallait t'indiquer ton devoir : rendre visite à Marie B. et aussi à Mlle ,⁽⁴⁾ etc., je te le répètes dans un cas sérieux : sers-toi

(3) Émile Sauret (Dun-le-Roi, Cher, 22 mai 1852 - Londres, 12 février 1920), violoniste et compositeur. C'est lui qui composa la cadence du concerto pour violon n° 1 de Paganini. Le 22 mai est donc le jour de son anniversaire et de celui de Richard Wagner.

(4) Le nom est resté en blanc.



Palerme : panorama depuis la Porta Nuova (années 1880).
Photographie de Giuseppe Incorpora (1834-1914).

toujours de moi et dit à Ollivier, Marie Hohenlohe, la princesse Hatzfeldt : Maman tranchera ou a décidé. — Il ne me serait jamais venu à l'esprit, sauf sur les demandes pressantes de toutes parts, de te laisser t'éloigner avec ton grand-père maintenant, et j'attendais sa lettre pour y répondre ainsi qu'il se doit en tant que fille et mère. Aie la bonté de dire à Ollivier que je ne me serais jamais résolue à à te laisser aller à Pest si ne m'avaient point été offertes à ton égard les mêmes garanties de sécurité et d'accompagnement qu'à Rome. Car je trouve un peu fort qu'ils te donnent tous des conseils comme si tu n'avais pas de mère. *Peut-être*, mon enfant, aurais-tu pu, en préservant un peu plus la dignité de nos relations (la tienne avec moi et vice versa), t'épargner une grand part d'inquiétude. Mais à présent tout est en ordre, nous attendons toutes avec impatience le 22, chacune à sa manière, et : all's well that ends well.

Veux-tu avoir la bonté de saluer Adelheid Schorn de la meilleure manière possible de ma part et de la remercier de toute son amabilité à ton égard. Si elle voulait t'accompagner jusqu'à Naples, j'en serais fort heureuse, tu y trouveras le Corbeau et nous t'accueillerons tous ici au bateau !... Joukowsky est malheureusement obligé de partir plus tôt car la mort de Brandt⁽¹⁾ a beaucoup compliqué les choses, il est fort désolé de ne plus te voir, mais il veut s'arranger pour nous rendre encore visite. Fais en sorte maintenant, mon ange, de finir ici en beauté. Que « grand-papa en a assez » de toi, mon cœur, mon cœur, comment peux-tu penser une chose pareille ? Ah, mon trésor, ne sois pas si prompte avec les paroles, chère jeunesse ! Il est cependant fatigué de Babuino⁽²⁾ et veut

(1) Carl Brandt (né à Darmstadt le 15 juin 1828), responsable de la machinerie de Bayreuth, était mort à Darmstadt le 27 décembre précédent. Son fils Fritz prit sa succession.

(2) La princesse Wittgenstein habitait Via del Babuino à Rome.

de nouveau être seul et solitaire. Comme nous désirons depuis tout récemment nous installer à Venise ou à Vicence, tu pourrais avant notre retour — si la princesse Hatzfeldt est d'accord — rester un moment chez elle à Venise, et visiter des appartements. Adieu maintenant ! Au revoir ! Que tous les bons esprits t'accompagnent ! — Remercie s'il te plaît Sgambatti, et encore une fois mille saluts à Adelheid. Le livre de G. Keller *L'Épigramme* est adorable !⁽³⁾ — Papa te serre particulièrement dans ses bras parce que tu reviens. Ainsi, aujourd'hui 12, dans 10 jours, dimanche, tu seras là. Et nous ferons des parties avec Papa et serons encore une fois heureux.

Jeudi.

Peut-être pas le monde encore, mais tu connais en tout cas à présent la vie, tu sais à présent le juger, savoir notamment ce qu'il a à te dire...

3 dialogues de Stein sont très beaux.

148.

[De Palerme à Rome, 14 janvier 1882]

Samedi.

Tu as sans doute compris, mon cœur, l'absurdité de la dépêche des enfants ? Tu t'imagines leur excitation quand je leur annoncé à ma manière l'affaire du bel appartement, et il n'y avait pas d'autre moyen de la calmer qu'un télégramme. Nous sommes rentrés d'une très belle excursion à la campagne (Bagheria) et notre question est maintenant : restons-nous ici ou déménageons-nous à Baghiera, où il me faudra alors

(3) Gottfried Keller (Zurich, 19 juillet 1819 - *Ibid.*, 15 juillet 1890), nouvelliste, romancier et poète suisse de langue allemande.



« Nous sommes rentrés d'une très belle excursion à la campagne (Bagheria).
La façade de la Villa Palagonia à Baghiera.

meubler, etc. ⁽¹⁾ — J'avais dans une certaine mesure prévu le retard de ton arrivée, mais Papa en est très affecté. Ma foi, cela ira aussi. Les succès à Berlin sont beaux, et aussi la lettre, bien que j'y regrette (dans les premiers) la Brahmsiade, dans la seconde le passage sur les grands hommes. ⁽²⁾ Mais : « c'est comme cela ». — La mauvaise humeur de Rubinstein au sujet de l'absence de public doit être exagérée. En ce qui concerne Nonno, je vois ce que tu laisses entendre et puis me représenter ton étonnement. Peut-être les brahmseries l'ont-elle aussi blessé, et ensuite ce que nous savons. Caroline Wittgenstein est simplement à compter au nombre des maudits ; son besoin de scènes, qui s'est étrangement accru avec le détachement de grand-papa — provient sans doute — outre de sa nature — de sa grande déception. Elle a sacrifié, ce que nous appellerons pour faire court le devoir, pour suivre une vocation, à peu près comme Jeanne d'Arc quitte sa famille, a abandonné sa maison et son foyer, et maintenant cette vocation s'avère n'être rien, voire une importunité ! Il n'y a pas de paix là, sauf si elle reconnaît son erreur, en acceptait de bon gré l'échec et se taisait ! — Quand je vais te quitter, j'écrirai à Gobineau, une fin... mais au moins pour moi sympathique. Mais maintenant, ton voyage (Joukowsky te rendra certainement visite, bien qu'il soit pressé) ; je préférerais que tu partes quelques minutes *avant* grand-papa, et que tu ne passes peut-être pas une nuit à Naples, mais tu sais aussi avec quelle rapidité je comprendrai le contraire et ne t'enverrai pas d'ordres de tyran ! Je réponds aux lettres avec : Maman. L'abandon de Pest entraîne toutes les autres absences.

Je ne veux pas refuser à ton père que tu ailles là-bas, je veux dire à Berlin, mais je pense qu'il serait préférable de se retrouver à Meiningen. Qu'il lui faille encore gagner son home en jouant m'attriste beaucoup, et m'a rapproché des « Crésus » ! — J'espère que l'envoi de ta lettre ne t'a point gênée, et que tu pus répondre point par point à ton père. Il me semble que depuis la brouille avec la baronne Overbeck, il est beaucoup plus à l'aise avec toi, ce que je note comme une leçon pour nous, au cas où nous nous trouverions placés près de parents. Merci pour toutes les informations, ton déjeuner chez le cardinal Hohenlohe m'a fait grand plaisir, et aussi — presque surtout — que tu sois aussi bien avec les Ollivier ! (Finalement, nous envoie-t-il Daniel ?? à *Parsifal* ??? Demande.)

Salue Adelheid de tout cœur et de la meilleure manière. Si renoncer à Palerme devait lui être pénible, alors, tu sais combien je comprends tout et que je ne murmurerais pas, je dis seulement ce qui me semble le mieux. Les appréciations artistiques me réjouissent également, bref tout, comme le dit Papa : « Toutes les mouches me réjouissent » ⁽³⁾, et il prétend toujours me trouver en train de rire avec les enfants. Très bien que tu évites les grandes choses, de bon goût*. — Pour finir, le meilleur : ton télégramme ; si Papa n'a pas répondu, c'est parce que Papa est très fâché que tu ne sois pas avec nous, hait à mort Rome, Pest, etc. et se réjouit uniquement

que tu sois bientôt là. Joukowsky arrive lundi soir à 10 h 20, te rendra aussitôt visite, et repartira jeudi matin à 10 heures. Il n'y a pas encore de tendresse dans cette lettre, tout un ballot s'est noué ensemble, je l'envoie. Au revoir !

149.

[De Palerme à Rome, 16 janvier 1882]

Voilà, mon trésor, tout ce que je savais hier ; je sais aujourd'hui que le train de Rome à Naples arrive à 5 heures, probablement trop tard pour rejoindre le bateau qui part à 5 h, on en reste donc à l'arrangement de la princesse. Dis-le lui quant tu lui remettras la lettre et télégraphie le jour et l'heure du départ pour que j'envoie rapidement le Corbeau. Tu passerais donc une nuit soit à l'*Hôtel Bristol*, soit chez Schrön, si elle me le proposait. S'il est possible, demande à la princesse de ne pas payer les frais de voyage pour toi. Mimi m'écrit aussi combien le succès fut bon à Berlin. — Maintenant, s'il te plaît, transmets à Ollivier mes salutations les meilleures et les plus cordiales, serre Malwida dans tes bras et prie-là de m'excuser encore un moment si je n'écris pas, la correspondance avec l'Allemagne est devenue démesurée. Au revoir, mon ange ! Ton télégramme est très bien arrivé et a fait plaisir à Papa. L'anniversaire de Joukowsky a été fort sage, sauf que le Corbeau a pleuré sur ma coiffure, ce qui lui a rapporté ma robe violette. Adieu, dis au comte Gobineau que j'étais si affligée de son indisposition que je ne me sentais pas d'humeur à lui écrire une lettre. La plus tendre des accolades avec la note de la rainette ! ⁽⁴⁾

C. W.

Palerme, 16 j. 1881 [sic]. Quand est l'anniversaire de Mimi ? Si tu me télégraphies, ajoute-le, sinon rien. P. S. après discussion avec Papa.

Mon trésor, Papa pense qu'en fin de compte cela marche, directement de la gare au bateau, il pense qu'il doit y avoir une correspondance, ce serait le mieux. Le 21 matin départ de Rome, accueillie à la gare à 5 h par le Corbeau munie des billets pour le bateau, et emmenée tout de suite au bateau. Le Corbeau quitterait Palerme le 19 à 5 heures de l'après-midi, si contre-ordre, télégraphie s'il te plaît. Il doit demeurer un jour à Naples à cause de Ricco. Si tu as quelque chose à lui télégraphier soit *Hôtel Bristol* C. V. E., ⁽⁵⁾ soit Schrön C. V. E. 152. — S'il te plaît, envoie-moi aussi une dépêche. Le train arrivera probablement à l'heure, le train tarde toujours beaucoup. Je crois que ce serait à risquer.

2e P. S. :

Joukovswky annonce à l'instant qu'un train part de Rome pour Naples à 6 heures du matin, y arrive à 1 heure ; ce serait excellent, et comme grand-papa se lève tôt, aucun dérangement. Aussi le 21, ou le 20 ou le 22, tu télégraphie :

part à 6 heures du matin de Rome, accueillie à 1 heure à la gare par Corsani, conduite chez Schrön, de là au bateau à vapeur à 5 h. Considère cela, je te prie, comme une décision. Je déclare ma dépêche à la princesse nulle et non avenue.

(1) Le 2 février 1882, les Wagner quitteront l'*Hôtel des Palmes*, mais pour la villa du prince Gangi, piazza dei Porrazzi, sur la route de Montréal.

(2) Succès et lettre de Hans von Bülow.

(3) En allemand : « Mich freuen alle Fliegen », inversion plaisante de « Mich fliehen alle Freuden » (« Toutes les joies me fuient »), première phrase d'un chant, semble-t-il devenu populaire, issu de l'opéra *La Moninara* (« La Meunière ») de Giovanni Paisiello (1788).

(4) À la date du 17 janvier, Cosima note dans son journal que Richard « raconte à table qu'il a lu dans le journal qu'on a trouvé une rainette à Wahnfried ».

(5) Corso Vittorio Emanuele (cours Victor-Emmanuel).

QUELQUES SOUVENIRS DU CONGRÈS 2026 D'AMSTERDAM



©D.R.

La salle de l'opéra d'Amsterdam avant la représentation.



©D.R.

Le salut des artistes à la fin de *Tristan en Isolde*.



© D.R.

L'hommage au metteur en scène Pierre Audi à la fin de sa mise en scène de *Tristan et Isolde*.



© D.R.

Amsterdam, ville du vélo et des canaux...



© D.R.

Harry Leutscher, président de l'Association internationale des cercles Richard Wagner rendant compte de ses activités lors de l'assemblée des délégués.



© D.R.

La remise des « W d'or »
honorant les présidents d'associations ayant plus de dix années de mandat



© D.R.

Après le travail, un peu de détente : Cyril Plante, président du cercle de Paris et membre du bureau de l'Association internationale, joue du Wagner au piano.



© Michel Casse



© Michel Casse

Amsterdam.
Au hasard des rues et des canaux...



© Michel Casse



Anonyme : Arrivée de Lohengrin à l'acte I (XIX^e siècle).